

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 700. — 10 Sept. 1870.

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.



Le général Uhrich, commandant la place de Strasbourg. — (Dessin et composition de M. Edmond Morin.)

COURRIER DE PARIS

Plus nous avançons dans les événements foudroyants qui nous emportent dans une sorte de trombe, plus elle devient ardue la tâche de chroniqueur.

C'est de l'histoire que nous vivons, et non plus de la chronique. De l'histoire qui épouvantera les siècles futurs, et deviendra dans la postérité une des plus douloureuses et des plus terribles légendes de l'existence des nations modernes!

En une semaine, un trône emporté, la France perdant presque tout entière une de ses armées les plus vaillantes, l'ennemi s'avancant à marches forcées sur la capitale!

Comment, au milieu de ces entassements inouïs de faits et d'angoisses, conserver assez de calme pour tenir la plume qui frémit dans la main?

Quel effort ne faut-il pas pour s'attacher à la table de travail, quand tout, au dehors, vous entraîne?

Essayons pourtant.

C'est un devoir pour le journaliste de remplir sa tâche, quoi qu'il arrive, et de rester fidèle à son poste, au milieu des crises et des convulsions d'alentour.

Je l'ai encore plein la tête, cette journée de dimanche, aux péripéties émouvantes.

Il faut l'avoir vue pour savoir à quoi tient une révolution. Est-il donc vrai que tous les gouvernements ne sont qu'une seule et même répétition de la fable, du *Colosse aux pieds d'argile*?

Avant l'heure sonnée, il semblerait que rien ne pourra ébranler sur sa base ce bloc de granit. Arrive le moment de la débâcle, et tout craque à la fois. C'est un effondrement inouï.

Dimanche matin, quand à dix heures et demie nous arrivions sur la place de la Concorde, un étranger passant par là n'aurait pas une minute supposé que quelque chose d'anormal se fût produit ou dût se produire.

Tout avait son aspect ordinaire. Les arroseurs de la voie publique procédaient tranquillement à leur besogne matinale. L'omnibus américain se chargeait de promeneurs endimanchés qui parlaient pour manger la friture au Bas-Meudon, ou escalader les hauteurs de Saint-Cloud.

Cinq minutes après, une partie de la garnison venait prendre place sur les quais et au bout du pont de la Concorde, mais ce n'était encore là qu'une simple mesure de précaution, comme on en avait pris cent fois. Tranquillité complète d'ailleurs.

Dans la petite cour de droite, qui mène à la salle des Pas-Perdus, quelques rares députés arrivent. Au moment où la séance commence, l'aspect des alentours de la Chambre n'a rien de décisif, et certainement le ministre de la guerre a la confiance absolue que les mesures sont prises de façon à empêcher toute aventure.

Lui aussi dirait volontiers comme Changarnier jadis :

— Représentants de la France, délibérez en paix!

C'est ici que se place l'incident qui a positivement décidé du sort de la journée.

La séance de la Chambre avait dû primitivement avoir lieu à deux heures; ce qui explique qu'à midi, quand elle commençait, il n'y avait au-dehors aucun attroupement anormal. Mais la destinée avait résolu que les choses se passeraient de façon à faire précisément coïncider la suspension de la séance avec l'heure précédemment fixée pour son ouverture.

De telle sorte que, quand les députés se retirèrent dans leurs bureaux, la plupart des spectateurs des tribunes publiques descendirent sur le perron, devant la colonnade qui fait face à la Madeleine.

C'est de là que furent échangées, avec les gardes nationaux, les premières acclamations. C'est de là aussi que partirent les signaux faits aux bataillons

qui occupaient l'extrémité du pont, et à la foule qui se pressait derrière eux.

Supposez un instant que l'Assemblée n'eût pas eu à interrompre la séance, les spectateurs des tribunes dont je parle n'auraient pu descendre sur les marches extérieures, les signaux n'auraient pas été échangés, et alors peut-être les événements auraient suivi une autre direction.

Non pas que le résultat final pût différer. La déchéance était virtuellement prononcée par les faits, mais on y serait arrivé par une voie qui n'eût peut-être pas été la même.

J'ai pu constater pendant tout le temps de l'invasion de la Chambre bien des détails curieux, bien des incidents caractéristiques.

D'abord l'intrépidité inouïe de la curiosité féminine.

Au premier rang des tribunes du premier étage, côté gauche, figuraient quatre dames en grande toilette. Cinq cents personnes peut-être se précipitèrent sur leur dos. Elles ne bronchèrent pas.

Tenant chacune à la main une lorgnette, elles continuaient à examiner tranquillement toutes les têtes, échangeant tout bas leurs petites réflexions intimes, se montrant du doigt tel ou tel coin de la scène qui leur paraissait digne d'intérêt.

Ce n'est pas tout.

Quand l'intérieur même de la salle des séances fut envahi par une forte poussée, et que deux ou trois mille personnes se répandirent sur les bancs des députés absents, nos impassibles curieuses poursuivirent avec la même sérénité leur contemplation satisfaite. Jusqu'à la fin les lorgnettes fonctionnèrent avec la même ardeur. Lorsque la foule se fut enfin décidée à évacuer le Corps législatif pour se porter à l'Hôtel-de-Ville, nos quatre spectatrices sortirent les dernières comme des gens qui veulent voir tomber le rideau à la comédie.

Je les rencontrai ensuite sur le palier de l'escalier des tribunes.

Elles étaient en train de remettre leurs lorgnettes dans l'étui, en faisant leurs commentaires comme à la sortie d'une première représentation.

— C'était très-intéressant, disait l'une.

— En somme, disait l'autre, il n'y a rien eu de bien extraordinaire.

— Le fait est, opina la troisième, que je me serais attendue à quelque scène de violence.

Et la quatrième :

— Avez-vous remarqué ce petit brun qui un instant, a escaladé la tribune et qui a voulu parler? Il avait une assez belle tête.

— On dit, reprit la première, que M. Schneider a été bousculé dans le jardin, c'est dommage que nous n'ayons pas su cela.

Et elles partirent.

Nota bene. — Ce n'étaient pas des anglaises.

Un détail enfantin qui prouve qu'il y a toujours un peu de gaminerie dans les choses les plus graves de ce monde :

Pendant que se décidaient les destinées de la France, tandis que l'on donnait rendez-vous à l'Hôtel-de-Ville au Gouvernement provisoire, quelques uns des brusques visiteurs qui avaient pénétré sans se faire annoncer, prenaient un plaisir innocent à essayer les élastiques des bancs sur lesquels s'asseoient les députés. D'autres examinaient le papier à lettre à en-tête et les petits bulletins bleus ou blancs qui servent au vote.

D'autres encore se donnaient la satisfaction d'agiter convulsivement la sonnette de M. Schneider.

Quant aux huissiers ils étaient magnifiques.

De temps à autre, comme si de rien n'était, et semblables à de véritables automates, ils poussaient leur invariable : *silence messieurs!*

Notez qu'il y avait à ce moment-là quatre mille personnes qui criaient à la fois.

J'en ai conclu que chez les huissiers, cette exclamation est devenue un tic professionnel, et que, rentrés chez eux, même en dormant, même en dinant, ils ont besoin, pour se soulager, de redire cet inamovible *silence messieurs*, qui se promène sur leurs lèvres depuis vingt ou trente ans.

Autre chapitre :

On sait qu'à la tête de la petite armée qui s'est dirigée la première vers le palais des Tuileries, figurait Victorien Sardou.

Il ne faudrait pas en conclure que Sardou était parti de chez lui avec la résolution de prendre d'assaut le palais et ses dépendances. Je ne crois pas que telle ait été son intention en se levant le matin.

Seulement il s'est trouvé là en curieux. Et au moment où il a compris qu'une collision allait peut-être éclater, il a pris instantanément une initiative généreuse, en se portant au devant du général Mellinet, pour l'inviter à faire retirer les trois pes.

Ce qui va suivre pourrait s'intituler : *Comment on prend un ministère.*

Il était quatre heures et demie environ.

Dans un modeste fiacre, avaient pris place :

Au fond Gambetta et Picard ;

Sur la banquette de devant, Magnin et Laurier en costume de gardes nationaux.

Les francs-tireurs de Paris entourent le fiacre, et l'on se met en marche par les quais pour la place Beauvau.

Que se passait-il, cependant, dans l'hôtel que M. Chevreau avait quitté une heure avant?

Devant la grille, quatre ou cinq agents de police en bourgeois. L'un d'eux, prévenu de l'approche du cortège que j'ai décrit ci-dessus, invite ses camarades à faire un cordon (sic) devant la grille pour empêcher l'accès.

— A quoi bon, dit un passant? Vous savez bien que vous ne défendez rien.

— Le fait est... murmure l'agent.

Et ils se retirent philosophiquement.

Dans l'intérieur de la cour d'honneur du ministère, se promenaient de long en large un garde municipal à cheval, sans son cheval, bien entendu, le cocher de M. Chevreau, en gilet rouge à manches, trois messieurs, dont un cousin de l'ancien ministre, des huissiers.

Le garde municipal disait :

— Dame! on ne peut pas toujours faire comme ça massacrer des soldats sans savoir ce qu'on fait; c'est dégoûtant!

Le cocher disait :

— Ça m'est bien égal, à moi, conduire l'un ou l'autre. Je ne demande qu'à travailler.

L'un des trois messieurs disait :

— Qui aurait jamais cru cela il y a deux mois?

Les huissiers disaient :

— Il faut préparer le cabinet.

Quelques employés, convoqués extraordinairement sans doute, montraient curieusement leurs têtes, soit aux portes, soit aux fenêtres. L'un d'eux, à la tête blanchie, répétait à tout propos :

— Monsieur, j'ai vu 1848... mon cher, en 1848... permettez, après 1848...

Et toujours 1848!

Ici se place un épisode que je n'ai vu raconter nulle part, par l'excellente raison qu'il n'a pas eu de témoins.

Le général Palikao, à la sortie de la Chambre, était venu au ministère de l'intérieur avec l'amiral Rigault.

Ne trouvant pas M. Chevreau, il prit le parti de s'en aller. Il remonta dans sa voiture, tandis que l'amiral Rigault partait à pied.

Quatre minutes de plus (quatre minutes, entendez-vous bien), et il rencontrait le fiacre qui amenait les membres du nouveau Gouvernement. Qu'en serait-il résulté???

Ce fiacre, en effet, pendant ce temps-là, avait gagné du terrain. Il arriva devant la grille que M. de Persigny avait fait dorer si brillamment. L'or coûtait peu, alors. Ladite grille s'ouvrit sans la moindre résistance. Le portier salua sans savoir à qui il a l'honneur de tirer sa casquette. Les francs-tireurs présentèrent les armes.

Gambetta, Picard, Magnin, Laurier mettent pied à terre devant le perron. Révérences des huissiers. Ils entrent dans les appartements.

— Où est le cabinet du ministre? demande Gambetta.

— Par ici.

A peine les quatre membres du Gouvernement provisoire avaient-ils posé le pied sur le parquet

audit cabinet, qu'un monsieur, vêtu de noir, la décoration à la boutonnière, s'avance, faisant un salut solennel :

— Messieurs, je suis directeur du personnel, j'ai l'honneur de me mettre à votre disposition.

Et cinq minutes après, quand quelqu'un se présentait, demandant à dire un mot à Gambetta, le domestique de service répondait de sa voix la plus majestueuse, comme il l'aurait fait le matin ou six mois avant :

— M. le ministre ne peut pas recevoir, M. le ministre est occupé.

Et voilà comment on prend un ministère.

Quand je vous disais que ces gouvernements forts sont le pendant du Colosse aux pieds d'argile.

— Braquons l'appareil photographique dans une autre direction.

Toujours au point de vue anecdotique, bien entendu, car nous ne pouvons ni ne voulons ici entamer des dissertations politiques qui ne seraient pas à leur place.

C'est vers l'Hôtel-de-Ville que se tourne l'objectif.

Les membres du Gouvernement provisoire y étaient tous réunis, le soir à neuf heures et demie.

La séance avait lieu dans le cabinet qui occupe l'aile droite faisant face à la Seine.

Dans les pièces donnant accès, la garde nationale campait.

Le fond de la salle était occupé par un buffet sur lequel se dressaient des monceaux de charcuterie variée. Dame ! les braves gardes nationaux n'avaient pas eu le temps de manger le matin, et il fallait passer la nuit.

Au dehors une foule immense poussant des acclamations incessantes.

Le conseil commence cependant.

Le général Trochu occupe le milieu de la table, ayant Jules Favre à sa droite.

Jusqu'au jour, on a travaillé.

Puis, comme la fatigue accablait les membres du Gouvernement, on s'est couché comme on a pu, pour dormir une heure ou deux.

Ici encore le hasard a fait des siennes.

Il a donné à Rochefort, qui jadis était simple employé à l'Hôtel-de-Ville, l'ancienne chambre de M^{me} Haussmann....

— A propos de Rochefort, une scène de mœurs bien humaine :

Rochefort, lundi matin, rentrait à l'Hôtel-de-Ville, dans une voiture à quarante sous l'heure.

Un monsieur lui fait de loin des gestes à grands bras, et s'approche du véhicule.

— M. Rochefort ?

— Plait-il ?

— Je m'appelle X.

— Ah !

— J'étais employé en même temps que vous.

Voudrez-vous bien ne pas oublier ce titre, et me faire nommer sous-chef ?

La comédie ne perd jamais ses droits comme vous voyez.

— Ces comédies-là sont, en somme, plus tristes que gales.

Comprenez-vous que par ce temps de péril national, quand toutes les forces vives de la patrie sont en danger, il y ait des gens qui pensent à solliciter des places ?

Cela est cependant ainsi.

Si vous voyiez les antichambres ministérielles, c'est écœurant !

Et notez que les plus acharnés parmi ces mendiants sont souvent les plus plats adulateurs du régime tombé.

Il y en a que l'on revoit, à chaque changement de gouvernement, reparaitre comme des corbeaux.

Les vieux garçons de bureaux les reconnaissent.

Ils ont eu le même sourire et la même obséquiosité pour le lendemain du 2 décembre que pour le lendemain du 4 septembre. Je crois même qu'ils ont un habit noir spécial pour ce genre d'exercice, et qu'ils le conservent dans une armoire pour ces occasions-là.

Mais si dans d'autres temps ces platitudes sont simplement viles, elles deviennent odieuses dans les circonstances présentes.

Ces chasseurs de l'espèce la plus abominable, n'ont ni patriotisme, ni cœur, ni rien.

Voulez-vous gager que si jamais les Prussiens prenaient Paris, on retrouverait ces mêmes visages à la porte des autorités envahissantes ?

Quelle race !

— Une des douleurs de ces derniers jours, c'a été le retour des débris de l'armée vaillante du maréchal Mac-Mahon.

On les rencontrait dans la rue Lafayette, soit isolément, soit par petits groupes.

Ah ! les braves gens ! On avait envie de les embrasser, en lisant sur leur visage la trace des souffrances endurées pour la patrie. Noirs, hâves, amaigris, épuisés, ils s'arrêtaient par instant, et aussitôt la foule faisait cercle autour d'eux.

On leur faisait mille questions. On voulait entendre encore de leur bouche le récit des périls qu'ils avaient courus, puis de grands frissons couraient dans les rangs des auditeurs.

Ce qu'il y avait de particulièrement admirable, c'est la simplicité avec laquelle ils parlaient tous.

Le sacrifice de leur vie, qu'ils avaient fait cent fois dans ces journées si tristement mémorables, ne leur paraissait rien que de naturel.

On a parlé de chauvinisme.

Ce mot-là n'est plus Français.

L'héroïsme l'a tué.

Quand on a entendu s'exprimer sur ce ton-là des braves qui ont surpassé, dans leurs désastres, la gloire des victoires les plus éclatantes, on n'oserait plus faire de la forfanterie.

— Tenez ! en voulez-vous une preuve ?

Un de ces revenants de la bataille de Sedan était au coin de la rue Lafitte. Celui-là avait dû recevoir quelque balle dans la jambe. Il boitait. Mais il se tenait fier et droit, malgré la fatigue et la douleur.

On l'interrogeait avec sollicitude.

Il répondait candidement.

— C'était bien terrible ? demande un bourgeois.

— Ah ! oui.

— Les canons prussiens tonnaient ferme ?

— Hé ! hé !

— Quelle impression cela vous produisait-il de voir tomber vos camarades... A quoi pensiez-vous ?

— Eh bien, à les venger, fit-il d'un ton si naïvement vrai, qu'il y eut un soulèvement d'admiration parmi nous.

Lui ne s'en douta même pas !

— Ce qui m'a paru également digne d'être signalé dans l'histoire de cette semaine vibrante, c'est l'intelligente initiative de la garde nationale se dévouant à faire la police de la rue.

Quel beau devoir !

Sur le boulevard, par exemple, l'autre soir, des groupes s'étaient formés sur la chaussée.

Les voitures ne circulaient pas facilement.

Deux gardes nationaux sans armes arrivent et adressent ces paroles à la foule avec une politesse sympathique :

— Messieurs, voudriez-vous continuer votre conversation sur le trottoir pour laisser le passage libre ?

Personne n'en demande plus long.

On s'empresse de faire droit à la réquisition qui se formulait avec cette douceur.

Croyez-le bien, et cette expérience doit profiter à l'avenir, point de ces scènes violentes qui rappellent les gardes de Paris de 48.

On les railla sur leurs chapeaux tyroliens.

Mais ce que je puis affirmer hautement, c'est que jamais la police ne fut faite plus bienveillamment et que jamais non plus elle ne fut mieux obéie....

— Chaque soir, depuis le commencement de la semaine, la statue de la ville de Strasbourg, sur la place de la Concorde est fêtée par une illumination spontanée qu'improvise la population.

Cet hommage rendu à l'héroïsme de ceux qui défendent cette malheureuse place, a vraiment quelque chose de touchant.

Les bouquets de fleurs sont chaque jour renouvelés aux pieds de la statue, et il faut entendre les commentaires des passants saluant chaleureusement leurs frères intrépides de là-bas. Le général Urich, s'il savait ce qui se passe ici, serait heureux et fier de l'admiration unanime qu'il excite.

Une belle et vaillante figure militaire que ce défenseur de Strasbourg !

Ce qui redouble la rage et la haine des assiégeants contre lui, c'est que le général est d'origine alsacienne, et qu'il montre par sa résistance à outrance les véritables sentiments de l'Alsace, résolue à se faire exterminer plutôt que de tomber au pouvoir de l'Allemagne.

On me raconte d'ailleurs, à ce propos, une anecdote rétrospective qu'on me garantit authentique.

Quand le général Urich fut désigné pour le commandement de Strasbourg, il dit à un ami :

— Laissez-moi vous faire mes adieux. Tout autre peut-être, si les chances de la guerre venaient à être contraires, pourrait accepter une capitulation honorable. Moi, qui suis Alsacien, je dois mourir dans la ville.

Le brave général tiendra parole, s'il le faut, mais nous voulons espérer encore qu'il pourra nous être conservé.

— Comment ne pas éprouver aussi le besoin de s'écrier : Honneur au courage malheureux ! en songeant à Mac-Mahon, le vaincu de Sedan.

Une correspondance donnait à son sujet des détails effroyables.

Il s'élançait à travers une pluie de fer avec un courage surhumain. Il semblait en outre que les balles et les boulets ne voulussent pas de lui.

Tout le monde, dit la correspondance en question, en voyant comment il échappait à tous les périls, pensait :

— C'est donc un Dieu !

Nous avons conservé dans toute sa naïveté ce témoignage d'admiration.

Hélas ! on sait comment le charme fut rompu, et comment Mac-Mahon tomba frappé d'une horrible blessure.

Ce qu'il y avait d'étrange dans cette nature, c'est que Mac-Mahon dans la vie privée était aussi timide qu'il était foudroyé et admirable sur le champ de bataille. Au moindre mot, il rougissait comme une jeune fille.

Du temps qu'il était gouverneur de l'Algérie, quand il recevait un visiteur importun, il lui était impossible de s'en débarrasser, empêché qu'il était par la timidité à laquelle nous faisons allusion.

Il était incapable de se lever pour prendre l'initiative du renvoi.

Et c'est ce même homme qui bondissait comme un lion à travers tous les périls.

Le nom de Mac-Mahon restera inscrit au livre d'or de la bravoure française.

On oubliera les fautes de stratégie qu'il a pu commettre pour ne se souvenir que des grands exemples d'intrépidité et de patriotisme qu'il nous a donnés.

— Et maintenant que les manifestations se sont donné un libre cours, il est temps de faire trêve à tout chant, à toute promenade à travers les rues.

L'ennemi arrive. Il sera sans doute à nos portes à l'heure où ces lignes paraîtront.

Que tout le monde s'unisse pour accomplir la tâche commune.

Qu'il n'y ait plus ni ouvriers, ni bourgeois, ni artistes, ni hommes de lettres, qu'il n'y ait que des citoyens prêts à donner leur vie pour la patrie.

C'est sur les remparts de Paris que va se jouer le dernier acte du drame sanglant.

Il faut que ce dernier acte soit à lui seul une épopée.

Plus d'oisifs dans les cafés, plus de discoureurs aux angles des rues.

De l'action, de l'action, encore de l'action !

Que chacun, en un mot, prenne pour règle de conduite la vieille devise :

— Fais ce que dois, advienne que pourra !

PIERRE VÉRON.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Nous espérions une victoire. La dépêche par laquelle je terminais mon dernier bulletin, et qui annonçait le quatrième succès du maréchal Bazaine, nous permettait de croire que notre armée infligerait aux Prussiens de nouveaux revers. La défaite de Sedan nous a douloureusement chassé de ce rêve dont notre patriotisme escomptait trop tôt la réalité.

L'armée de Mac-Mahon est perdue, mais la France ne meurt pas avec une armée. Le roi Guillaume croit avoir abattu le chêne jusqu'en ses racines; il n'en a coupé qu'une branche. Le tronc est encore vigoureux, et bien d'autres cognées que la sienne se sont déjà ébréchées à vouloir l'entamer. L'arbre tiendra bon.

Victorieux sous Sedan, les Allemands croient la guerre finie. Ils s'apprentent à nous imposer une dure paix. Que ces fils des Huns se détrompent. Ils ne sont pas encore près de revoir leurs foyers. L'écrasement d'un grand peuple demande plus d'efforts. Jusqu'à présent ils ont eu devant eux des armées qu'ils ont étouffées sous le nombre. En toutes les rencontres, leur supériorité numérique leur a donné la victoire. Ils se sont rués sur la France; aujourd'hui la France entière se lève. A l'invasion, nous répondrons par la levée en masse, s'il le faut. Nous entrons dans une nouvelle phase.

C'est la guerre nationale qui commence, le peuple entier se fait soldat.

Nous n'avons pas perdu courage après Wissembourg, Forbach et Reichshoffen; après Sedan, nous ne nous laisserons pas abattre, et nous montrerons à l'Europe que notre courage est au-dessus de nos défaites.

Certes, le dernier coup que vient de nous porter la Prusse est terrible. La blessure faite à la patrie est profonde et saigne largement, mais aujourd'hui nous avons reconquis la foi en nous-mêmes, nous regardons notre désastre en face et, dignes fils de la grande Révolution, les Républicains de 1870 puiseront dans le désespoir de la défaite, la force de résister aux envahisseurs et de les chasser. Qu'ils

prennent garde, ces Prussiens; ils croient avoir fait un pacte avec la victoire, nous croyant impuissants à en faire un avec la mort. Ce pacte, nous le signerons demain. Nous avons trop de frères à venger.

Ils se sont mis 240,000 à nous en étouffer 90,000, et encore cet étouffement a duré trois jours.

Bataille des trois jours. — Sedan. — Après sa défaite de Reichshoffen, l'intrépide Mac-Mahon avait miraculeusement sauvé 18,000 hommes, qu'avec une

Mac-Mahon tenait les bords de la Meuse au sud de Sedan. Il avait chargé le général de Faily, maintenu quand même dans son commandement, d'occuper les hauteurs de Beaumont, et de défendre le passage de la vallée de la Nouart. Le 30 août, de Faily, négligeant de surveiller l'ennemi et de se garder, fait descendre ses troupes des hauteurs dans la vallée même. L'infanterie était occupée à démonter et à astiquer ses chassepots. La cavalerie et l'artillerie tenaient leurs chevaux au piquet, les bou-

chonnaient, leur donnaient à boire, sans plus penser aux Prussiens. Le commandant du 3^e corps se croyait en sécurité; ses soldats, qui n'avaient pas à penser pour lui, le croyaient sur parole et étaient tout aussi confiants. Mais les Allemands guettaient. Tout à coup le 12^e corps saxon, qui avait occupé les hauteurs en se glissant sous bois, comme toujours, tombe sur nos soldats en ouvrant un feu très-vif. Le corps de Faily est surpris encore une fois, et la journée de Wissembourg aurait eu son pendant, si Mac-Mahon, accouru au canon, n'avait tenu tête aux trois nouveaux corps allemands qui étaient arrivés en aide aux Saxons, et n'était venu s'épuiser déjà dans un combat sanglant qui dura jusqu'à la nuit. De Faily avait payé de sa vie son incapacité plusieurs fois démontrée.

Le lendemain, 31 août, Mac-Mahon, qui s'était replié sur la Meuse, entre Mouzon et Carignan, fut attaqué dès l'aube. La lutte dura toute la journée. Le carnage fut épouvantable. La Meuse était rouge de sang, et ses flots étaient tellement chargés de morts, qu'ils ne pouvaient plus les entraîner; les cadavres faisaient barrage. Plus nos mitrailleuses, nos canons et nos chassepots tuaient d'ennemis, plus leurs masses deve-

naient profondes. Mac-Mahon tint bon cependant jusqu'à deux heures. Pour éviter d'être complètement tourné, il fallut effectuer un mouvement de retraite sur Sedan. Cette retraite fut inquiétée toute la nuit par l'artillerie ennemie, qui, le lendemain encore, 1^{er} août, commençait un nouveau combat au soleil levé. On ne laissait pas respirer nos soldats, qui n'avaient eu pour subsistance ce jour-là qu'une maigre ration de biscuit. Sans pain et sans sommeil, épuisée par une lutte acharnée de deux jours, l'armée française, réduite

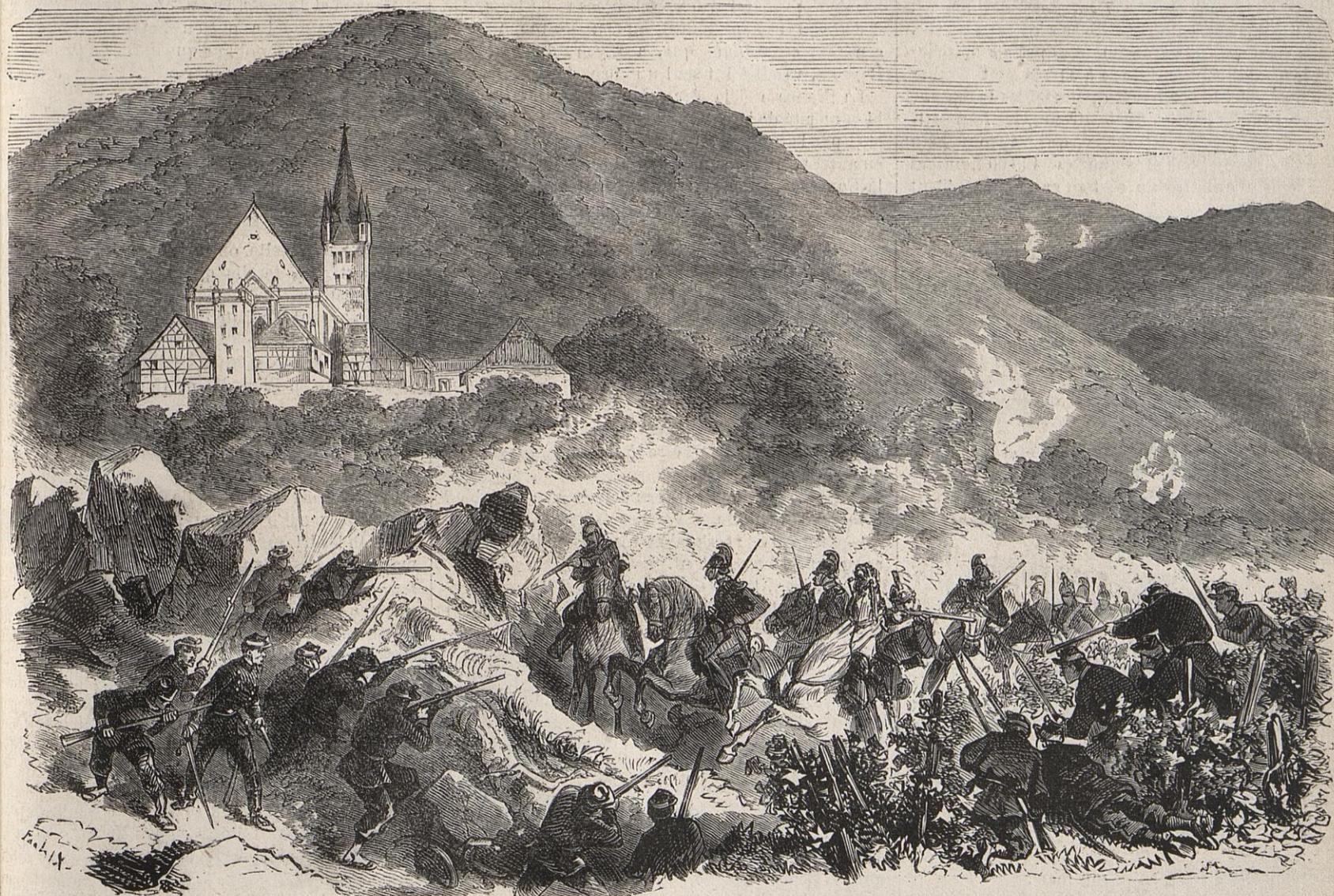


LA GUERRE. — Bombardement de Strasbourg. — La cathédrale et ses abords dans la nuit du 24 août.

profonde science stratégique, il était parvenu à ramener à Châlons, marchant parallèlement à l'armée du prince royal et lui échappant sans cesse. A Châlons, il avait formé une nouvelle armée. Avec cette armée il courut porter secours à Bazaine, que les Prussiens resserraient de plus en plus contre Metz. A un moment donné, le duc de Magenta quitte brusquement le camp de Mourmelon, traverse Reims, arrive à Reims et manœuvre au nord, de manière à faire avec Bazaine une jonction qui pouvait sauver la France. L'ennemi le serrait de près.



LA GUERRE. — Le village de Schildigheim (sous Strasbourg) envahi et incendié par les assiégeants. — (Dessin de M. Lix.)



LA GUERRE. — La garde mobile de Schelestadt chasse un corps bavarois de la vallée de Rillé. — (Dessin de M. Lix.)

à 90,000 soldats, se trouvait, le 1^{er} septembre, en face de 240,000 hommes de troupes prussiennes fraîches et bien nourries. Outre l'armée du roi, les Allemands avaient en ligne un corps saxon, les Bava-rois et les Wurtembergeois. Attaquée à quatre heures du matin, notre malheureuse et héroïque armée était, à midi, complètement cernée par des hordes innombrables. Le prince royal arrivait d'At-tigny à marches forcées, s'essouffait pour prendre part à la curée. Mitraillée de tous côtés sans voir arriver ni Bazaine ni Vinoy, qu'elle attendait, notre pauvre armée, décimée et n'en pouvant plus, céda. Il était cinq heures du soir, et elle se battait et marchait depuis trois jours sans désemparer. Quand les Prussiens, Badois, Bava-rois, Wurtembergeois, Hessois, Lip-pois et autres, montreront un pareil héroïsme, alors, mais seulement alors, je consentirai à les déclarer braves.

Nous étions vaincus, puisqu'on appelle cela vaincre. Le centre et la droite de l'armée s'étaient réfugiés dans Sedan; l'aile gauche dispersée se dé-robaît dans les bois, poursuivie par les uhans qui tuaient tout ce qu'ils rencontraient jusque sur le territoire belge. Le ciel était rouge des flammes qui s'élevaient au-dessus des villages incendiés, et qui éclairaient de leur sinistre lueur la sanglante dé-roule de nos légions.

Le 2 septembre, à midi, se conformant au dernier acte de la volonté impériale, le général O'Reilly, commandant la place, signait la capitulation de Sedan, qui livrait à la Prusse 40,000 prisonniers français. L'empereur, qui ne s'était pas battu, qui n'avait pas eu le courage de se faire tuer à la tête d'un régiment, envoyait son épée au roi de Prusse qui, une heure après, réclamait sa personne. Puisse cette triste capture marquer la fin des revers, qu'une coupable imprévoyance a infligés à la France!

Ces revers nous saurons les réparer. La France n'est pas perdue parce qu'un corps d'armée a été écrasé. Il nous reste Bazaine et ses 150,000 hommes qu'il a déjà habitués à la victoire, et que sa science audacieuse peut encore mener loin; 60,000 hommes du général Vinoy et des débris de Mac-Mahon qui se replient sur Laon et Paris; 100,000 hommes de l'armée de Lyon et 50,000 hommes des dépôts. Voilà 360,000 combattants aguerris et bien armés. Nous avons 200,000 gardes mobiles prêts à marcher et la levée des hommes de 25 à 35 ans doit donner dans un mois 600,000 hommes de vieilles troupes.

Je ne compte pas ici les éclaireurs, les francs-tireurs et les gardes nationaux, qui sauront bien faire leur devoir, pas plus que les 140,000 hommes de la classe qui tire au sort en ce moment. Tout

bien additionné, les Prussiens vont trouver devant eux une armée de 1,200,000 bons et jeunes soldats qui sauront retrouver la trace des vertus de leurs aînés.

Sitge de Strasbourg. — Le général Urich. — Les Prussiens, qui font mine de marcher sur Paris, de vouloir assiéger la grande capitale du monde, n'ont pris encore ni Phalsbourg ni Verdun, Metz les défie, et la résistance de Strasbourg les désespère. Depuis le 14 août au soir, ils bombardent l'héroïque cité, et aucun défenseur de la place n'avait été tué; les murs, les palissades, les portes étaient encore intacts ces jours-ci. Ces barbares ne tirent que sur la ville elle-même, ils incendient les édifices, les maisons, ils écrasent les malades, les vieillards, les femmes et les enfants sous une pluie de bombes et de pétrole enflammé. Au capitaine Røderer, à l'évê-que, qui vont demander l'autorisation de faire sortir de la place les femmes et les enfants, l'exécrable général de Werder répond que *les femmes et les enfants saufs, la ville pourrait ne pas se rendre*. Ce monstre refuse, et des rues entières sont brûlées; la rue du Dôme, la rue de la Nuée-Bleue, et les quartiers de la Krutenau et du Marais-Kagenek ne sont plus que cendres; de Werder refuse, et les galeries de tableaux, le Temple-Neuf, la précieuse bibliothèque, le gymnase protestant, l'hôpital civil, l'hôpital militaire, sont en flammes; la magnifique cathédrale n'est pas plus épargnée: son toit de zinc et sa charpente flambent sous les ot usincendiaires, ses sculptures sont brisées, son clocher est ébranlé; la statue de Kléber, dont la vue forcerait ce Werder à rougir, est mutilée; mutilée aussi celle de Gutem-berg, dont la sublime invention n'a pu éveiller le moindre sentiment d'humanité dans l'âme de ce bombardeur d'enfants. Il ne peut pas prendre la ville, il la brûle. C'est bien plus simple que de monter à l'assaut.

Brave et malheureuse ville de Strasbourg! Et ils veulent faire de toi la capitale d'une province prus-sienne! Mais ils comptent sans tes vigoureux défen-seurs, sans ta garnison, sans ta garde nationale, sans le général Urich, cet homme de fer qui a déclaré qu'il ne se rendrait que sur un monceau de cendres; ce vaillant qui, aux yeux du maréchal Bosquet, valait à lui seul un corps d'armée.

La France a déjà déclaré que Strasbourg avait bien mérité de la patrie. Le peuple de Paris, éman-cipé par la nouvelle République, a déjà transformé en autel patriotique le piédestal qui, sur la place de la Concorde, supporte l'image sculptée de la cité

alsacienne. La statue a été couronnée de laurier, tout autour, des couronnes, des palmes, des dra-peaux, de sympathiques et énergiques inscriptions, des tronçons d'épées. Les Prussiens ensevelissent Strasbourg sous les cendres, ici on l'ensevelit sous les fleurs. Sur le socle est tracé cet hommage à l'énergie de son gouverneur:

HONNEUR
AU GÉNÉRAL URRICH.

Dimanche dernier, 4 septembre, jour de la pro-clamation de la République, toutes les têtes se dé-couvraient en passant devant la statue de Stra-sbourg qui, appuyée sur sa grande épée, semblait sourire dans sa fierté aux acclamations de la foule enthousiasmée.

La France et Paris ont juré qu'ils n'abandonne-raient ni Stra-bourg ni l'Alsace, et l'Alsace et Strasbourg peuvent compter que le pays et la capi-tale sauront tenir leur serment, Strasbourg restera française.

Les mobiles de Schlestadt. — Les Prussiens aussi s'étaient vantés d'avoir pris Schlestadt, et Schle-stadt tient bon contre leur investissement. Le 17 août, 300 cavaliers prussiens arrivaient dans le val de Villé. Le capitaine de la garde mobile, M. S'ou-venot, averti de ce fait, prend avec lui 48 hommes et divise sa troupe en trois détachements. Il fait éle-ver une barricade sur le pont qui se trouve à la jonction des quatre routes de Heauvillé, Villé-Schlestadt, Schivillé et Bar et se place en avant. Croyant forcer le passage, les uhans chargent par peloton. Ils sont reçus par une vive fusillade. Ils se reforment et se disposent à revenir, mais les mo-biles se sont jetés sur les côtés de la route, s'abri-tant, les uns derrière la barricade du pont, les au-tres dans les vignes voisines et envoyant de là leurs balles drues et serrées à l'ennemi. Après quatre charges successives, les 300 cavaliers prussiens étaient en déroute et fuyaient à travers la mon-tagne. Les uhans ont eu 18 hommes tués, dont 2 officiers et 2 sous-officiers, et un grand nombre de blessés. Les mobiles ont eu seulement 2 bles-és.

Ce sont là ces moblots que le roi de Prusse traite avec tant de méprisante ironie. Il n'en a pas fini avec eux.

Les francs-tireurs de Paris. — Guillaume n'en a pas fini non plus avec les francs-tireurs de Paris, parmi



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

— La marquise d'Ermel est riche et indépen-dante, ajouta Joséphine.
— D'où lui vient sa fortune?
— De son mari.
— Et ce mari, où est-il?
— Mort dans l'émigration, je crois.
— Alors, la marquise d'Ermel est une émigrée? dit Bonaparte.
— Non, elle n'a pas suivi son mari.
— Ah!
— Elle est restée cachée à Paris pendant la Ter-reur, dit Joséphine.

— Seule?
— Je l'ignore. Je n'ai jamais osé l'interroger sur cette période de sa vie, qui paraît receler un mys-tère. On a parlé du dévouement obscur d'un jeune homme du peuple.
— Du romanesque! dit le Premier Consul en ri-canant.
Il se leva.
— Allons, reprit-il, nous verrons ta marquise d'Ermel... Il y a peut-être là une femme pour un de mes généraux.
— Comment convient-il que je la place à table? demanda Joséphine.
— Entre toi et Cambacérés, répondit-il après avoir réfléchi un instant.
— Merci... tu sors, Bonaparte? déjà!
— Les quinze minutes sont expirées, dit-il en consultant sa montre.
— C'est vrai.
Joséphine étouffa un soupir.
Vers cinq heures et demie, les invités du Premier Consul étaient rassemblés dans la galerie de la Malmaison.
Ces habits brodés, ces riches uniformes, ces robes de gaze, formaient un coup d'œil plein d'éclat, que rehaussaient encore les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qui décoraient cette galerie.
A un certain moment, on annonça M^{me} la mar-quise d'Ermel.
Son entrée fit sensation, comme on disait autre-fois. C'était bien la femme élégante et charmante qu'avait annoncée Joséphine. Petite plutôt que

grande, mais svelte, on ne lui aurait pas donné plus de vingt ans, tandis qu'en réalité elle en avait vingt-sept.
Avec autant d'agilité que lui en permettait son pied boiteux, M. de Talleyrand, toujours soucieux de belles manières envers les femmes, s'approcha de la marquise d'Ermel, qu'il avait connue autre-fois.
— Madame la marquise, lui dit-il, je veux être un des premiers à saluer votre rentrée dans le monde.
— Eh quoi! s'écria-t-elle avec un son de voix ravissant, vous vous souvenez de moi, monseigneur!
— Oh! oh! monseigneur! répéta-t-il en riant; mon évêché est bien loin!
— Excusez-moi, excellence...
Les époux Bonaparte, entrant dans la galerie, interrompirent ce petit dialogue. Joséphine fit un excellent accueil à la marquise, et le Premier Consul lui-même trouva pour elle un mot aimable, comme il savait en trouver quand il le voulait.
On dînait à six heures à la Malmaison. Le repas fut ce qu'il était alors et ce qu'il fut toujours sous Napoléon, court et médiocre. Depuis qu'il avait failli tomber malade à la suite de ses veilles nom-breuses, le grand homme se conformait à un régime sévère qui lui avait été tracé par Volney, dans une lettre remarquable, écrite à la sollicitation de Josè-phine.
Voici quelques extraits de ce document peu connu:
« Général, je ne puis me dispenser de vous faire, sur votre santé, des observations d'autant plus im-

lesquels le *Monde illustré* compte un de ses dessinateurs correspondants.

Ce bataillon, en grande partie composé de vieux soldats d'Afrique, de Crimée, d'Italie et du Mexique, et dans lequel se sont engagés des artistes, des ouvriers, des commerçants, est installé à l'école Turgot, située sur l'avenue Trudaine. Il compte dans ses rangs un vaillant négociant de Lisieux, M. Burot qui, ingambe et alerte malgré ses soixante ans, n'a pas craint de quitter enfants et petits-enfants pour venir défendre son pays et faire la chasse aux Prussiens. Comme tous les autres franc-tireurs de Paris, M. Burot a juré sur le drapeau du bataillon qu'il ne ferait pas de quartier à l'ennemi et qu'il ne se rendrait à lui en aucune circonstance. C'est-à-dire de ces hommes qui font pacte avec la mort et qui ont été prêtés ces jours derniers dans la cour de l'école Turgot, en présence de tout le corps réuni et devant le drapeau que portait un sous-officier. Les Prussiens sont avertis : quand ils verront un franc-tireur de Paris, ils n'ont qu'à se bien tenir. Celui-ci ne se laissera pas tromper en les voyant lever en l'air la crosse de leurs fusils. Pas de quartier !

Les franc-tireurs de Paris sont les ennemis sans pitié des Prussiens.

Les soldats du roi Guillaume peuvent marcher sur Paris, ils les rencontreront les premiers sur leur route, avant même de s'engager dans les taillis dévastés du bois de Boulogne, où la hache des bûcherons a transformé les troncs des arbres en pieux défensifs.

Le démantèlement de la campagne parisienne. — Le génie militaire fait place nette au tir des canons tout autour des fortifications. La prudence fait le vide dans les villages qui avoisinent Paris. Le jour où, du haut de la tribune du Corps législatif, M. Chevreau lança la fausse alerte qui déjà nous faisait voir les Prussiens sous les murs de la capitale, la villégiature parisienne, qui tenait encore ses quartiers d'été aux environs, déménagea en masse. On aurait dit que les uhlands étaient aux trousses de ces émigrants. On prenait d'assaut toutes les voitures. Tous les industriels ambulants étaient mis en réquisition par des gens dont l'impatience ne connaissait plus de tarifs. On payait jusqu'à cent, deux cents et même cinq cents francs les grandes tapisseries à deux chevaux. On entassait là-dedans tous les meubles, toutes les provisions, on émigrait en masse à Paris. Aux barrières, on se bousculait, le camion était tué par la calèche, et le haquet bousculait le huit-ressorts. C'était une cacophonie, un brouhaha à ne plus s'entendre. Les employés de

l'octroi ne savaient où donner de la tête. Aux gares des chemins de fer, même entassement de colis, pêle-mêle aussi fantastique. Des caisses, des matelas, des meubles, des barils, des tonneaux par montagnes. Les quais d'arrivée regorgeaient de colis ; chaque train, obligé de prendre à chaque station la moitié du mobilier d'un village, avait pour le moins une heure de retard. Le service et les employés étaient affolés. A tout prix il fallait rentrer à Paris, vite, vite. Aujourd'hui, il ne reste dans les environs, que quelques enracinés qui ne s'en iront que lorsque le bouclier et le boulanger auront fermé boutique.

Approvisionnements de Paris. — Heureusement que Paris s'est précautionné et qu'une augmentation de population rurale ne le prendra pas au dépourvu. Ses approvisionnements sont faits, ils se complètent tous les jours. Rien que dans les parcs de la capitale, tels que le bois de Boulogne, le Luxembourg et quelques autres, la ville de Paris tient en réserve 20,000 moutons, 40,000 bœufs, 12,000 porcs.

La consommation de chaque jour est évaluée à 1000 moutons et à 700 bœufs. Nous avons donc des gigots et des rosbefs sur la planche pour quelques semaines. A ces provisions vivantes il faut ajouter quarante mille quintaux de viande salée et autant de poisson en saumure ; trois cent mille quintaux de farine, plus l'approvisionnement des boulangers, qui va au moins à deux cent mille quintaux ; cent mille quintaux de riz et des montagnes de sel.

Que les Prussiens viennent braver les feux de nos forts ou celui de nos canonnières, et les défenseurs de Paris sont assurés de ne pas souffrir la faim.

L'Hôtel-de-Ville de Paris, le dimanche 4 septembre — Il y a d'ailleurs à l'Hôtel-de-Ville un gouvernement national qui s'occupe sérieusement de la question des subsistances. Ce gouvernement, nommé d'acclamation dimanche dernier, voulait primitivement s'intituler gouvernement de la défense nationale. Le peuple a voulu qu'à la déchéance de l'empire, prononcée au Corps législatif, succédât naturellement la République, usurpée et étouffée par celui qui avait donné sa seule volonté pour règle à la France, et qui tombait sans avoir eu le courage de la main, et qui n'a pas craint d'envoyer au roi de Prusse son épée vierge.

La République fut proclamée à l'hôtel de ville à six heures du soir. Toute l'après-midi une foule immense stationna sur la place, pendant qu'un autre flot de populaire entra dans les salles et les

cours de l'édifice municipal. Malgré cette affluence énorme, l'ordre n'a pas été troublé un seul instant, et cependant on ne vit pas un seul sergent de ville ce jour-là. Les fenêtres de la façade, les toitures, les ferrasses, étaient encombrées de curieux impatients qui attendaient le gouvernement provisoire. Quelques-uns étaient montés dans le campanile et guettaient de plus loin ; quelques autres couronnaient de leur silhouette audacieuse la statue de la ville de Paris, au-dessus de laquelle est planté le drapeau tricolore. A un moment donné, ils enlevèrent l'aigle que supportait la hampe et le remplacèrent par le bonnet phrygien. On applaudit.

La foule eut un moment de gaieté ironique, lorsqu'elle vit s'abattre sur elle, du haut des croisées, une nuée de petits carrés de papier sur lesquels elle croyait voir les noms des membres du nouveau gouvernement. Arrivés entre les mains du peuple, ces carrés de papier blanc furent bientôt reconnus pour n'être que le restant d'un stock de bulletins plébiscitaires, sur lesquels le mot OUI se lisait invariablement sous la date du 8 mai.

On riait, et les bulletins volaient au-dessus des têtes, volant au gré du vent, et s'en allant où vont... les neiges d'antan. Et l'on se disait : « Du jour du plébiscite, qui donnait 7,500,000 voix à l'Empire à celui d'aujourd'hui, où nous proclamons la République, il y a à peine quatre mois. La dynastie comptait au moins sur quatre siècles. Il est vrai qu'elle comptait sans le gouvernement qui nous a toujours mené à la victoire : la Révolution. »

Mort des évêques de Strasbourg et de Verdun. — Hélas ! l'Église, elle aussi, comme l'armée, comme les paysans d'Alsace et de la Lorraine, compte déjà ses martyrs dans cette triste guerre que nous fait la Prusse. La première victime est l'évêque de Strasbourg, M^{sr} Röss, qui a succombé aux terribles émotions qui avaient étreint son cœur, le 28 août, jour où il vint à Schiltigheim protester auprès du général prussien de Werder contre la barbarie du bombardement de Strasbourg. Un refus brutal répondit à sa tentative de médiation.

M^{sr} Röss (André) était un enfant du Haut-Rhin. Il était né à Sigolsheim, le 6 avril 1794. Il était évêque de Strasbourg le 27 août 1842.

L'évêque de Verdun, lui, M^{sr} Hacquard, a été tué par un obus prussien, au moment où, du haut de sa cathédrale, il montrait aux Prussiens le drapeau blanc de parlementaire.

Ces deux pasteurs ont donné leur vie pour leur troupeau.

MAXIME VAUVERT.

portantes que, sans les forces physiques, les forces morales ne peuvent persister, et que le maintien des forces physiques est un art compliqué de faits et de raisonnements trop souvent méconnus ou ignorés par des esprits instruits et forts sur d'autres sujets. J'en ai vu un exemple frappant dans Mirabeau, qui, faute d'études et de connaissances dans la physique en général et surtout dans celle du corps humain, commit des erreurs de régime dont je lui annonçai pas à pas les conséquences, trop tôt vérifiées par les conséquences.

« Le hasard a voulu que, né faible et maladif, l'ennui des médecins et des souffrances m'aient, dès l'âge de dix-huit ans, engagé à étudier ce qu'on appelle la médecine. D'abord je devins, comme tous les commençants, un peu plus malade imaginaire ; mais à mesure que mes connaissances s'étendirent, mes alarmes, fruit de l'incertitude, se dissipèrent, et j'ai fini par arriver à des résultats généraux dont la justesse m'est parfaitement garantie par l'expérience d'autrui et par la mienne.

« Je ne sais si vous avez l'opinion de Mirabeau, qui disait que le corps n'était que le cheval de l'esprit, et qu'il ne fallait pour le mener que des éperons et de l'aiguillon. Mais, ce cas ridicule même admis, il n'en est que plus évident que le cheval peut devenir fourbu si l'on excède la mesure de ses forces. Or, depuis trois semaines ou un mois, vos veilles, vos boissons spiritueux, vos aliments stimulants, excèdent la mesure au moins de vos habitudes, et cela d'abord suffit pour tout troubler. En vain êtes-vous sobre sur la quantité, si vous ne l'êtes pas aussi sur la qualité.

« Chacun de nos aliments a sa manière propre d'agir sur nos organes. Les corps farineux, mucilagineux, sucrés, sont nutritifs ; les spiritueux, résineux, salins, extractifs même, sont purement stimulants ; ils portent partout l'action qu'ils exercent sur les nerfs délicats de la langue ; et, quoique moins sensibles, toutes les parois des vaisseaux et des viscères, agacées par leur feu, font effort pour les dépenser. La circulation s'accélère et devient fiévreuse, la transpiration est petite et brûlante. En Egypte, son abondance dégageait tout ; ici, avec notre froid humide et notre peau serrée, le feu reste concentré ; tout le système vasculaire, mis en contraction, fait effort. Les aliments, car vous mâchez à peine, ne trouvent point dans l'estomac l'eau suffisante à les dissoudre, et qui en ferait une bouillie que résorberaient tous les vaisseaux lymphatiques. Au contraire, ils y trouvent du vin, du café, du punch, qui les préservent de dissolution et en font une pâte à eau-de-vie. Cette pâte s'échauffe, fermente, irrite les nerfs de l'estomac, affecte la tête, rend la paume de la main chaude et les pieds froids, le creux de l'estomac douloureux. On se croit puissant et ardent, et l'on n'est que picoté et en état de crampe.

« Voulez-vous tout réparer ? ne passez pas à l'excès inverse, qui est l'erreur des médecins de France, lesquels avec leurs eaux de veau ou de poulet jettent subitement dans l'affaiblissement et l'atonie. Rentrez dans vos habitudes : ne veillez plus sous peine de la vie, car le sommeil est la plus impérieuse des fonctions, et les veilles sont une fausse arithmétique au

temps. Dormez de onze à six ou sept heures. Dormez la nuit et non le jour.

« Si, le premier jour, votre agitation vous empêche de vous endormir, levez-vous cependant à la même heure ; vous serez fatigué tout le jour suivant, mais vous dormirez le soir en tombant dans le lit. Ne buvez plus de vin pur, surtout des vins de liqueurs ; donnez à vos aliments plus d'eau.

« Ne mangez plus de fruits, crus ou cuits ; défendez que l'on épice autant vos ragoûts, car vous blaserez vos nerfs, et tout sera perdu : vous serez dégoûté, mal à l'aise, triste.

« Vous aurez de l'humeur.

« Vous croirez que ce sera le travail, la contrariété des affaires, et ce sera l'acrimonie de votre foie et l'irritation de vos nerfs.

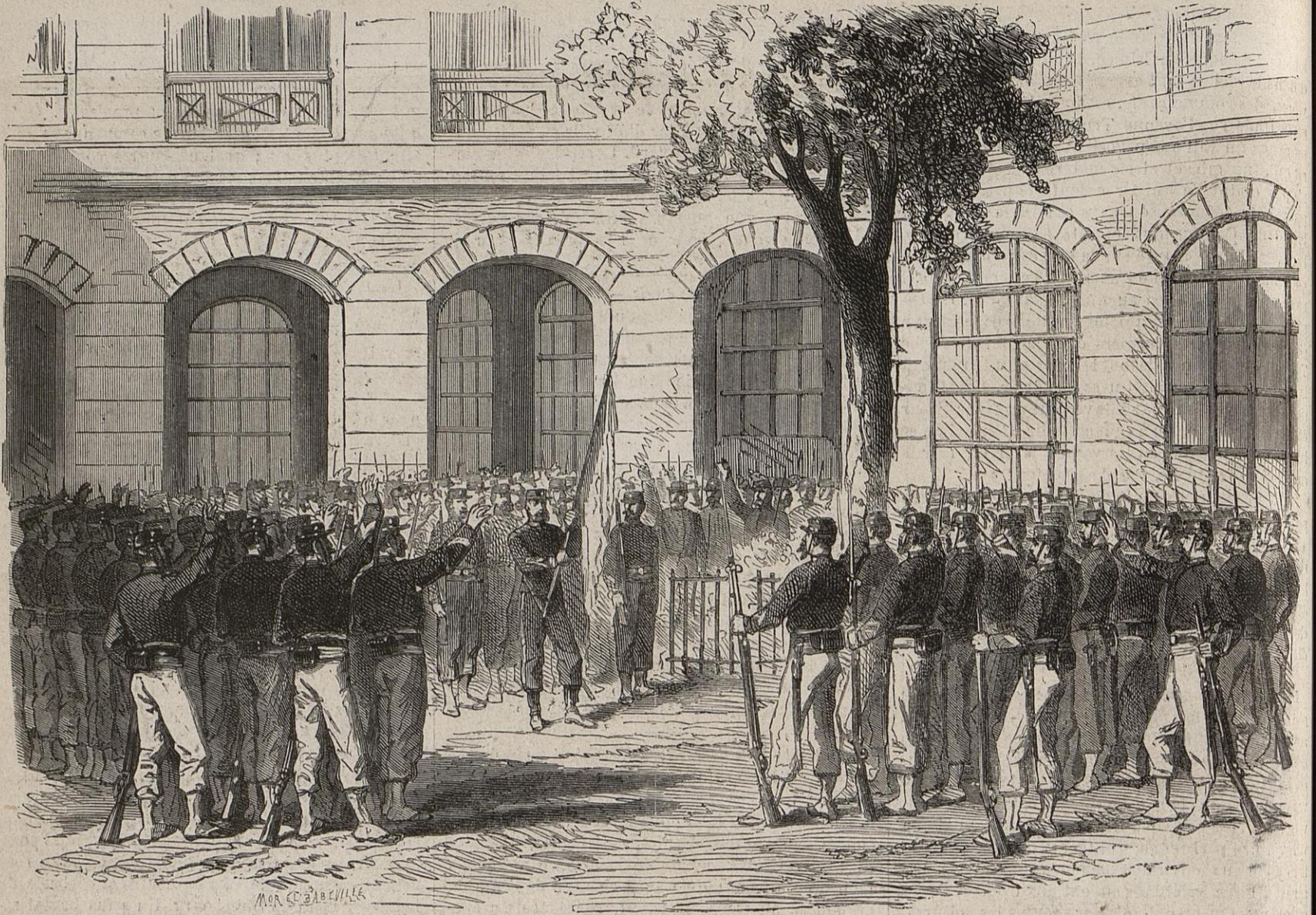
« Appelez peu de médecins ; peu le sont vraiment. Les meilleurs seront ceux qui vous connaîtront davantage. Les plus habiles le sont bien moins à réparer que les plus médiocres à préserver. »

Napoléon ne se départit jamais de ces instructions, dont le bon sens l'avait beaucoup frappé, paraîtrait-il.

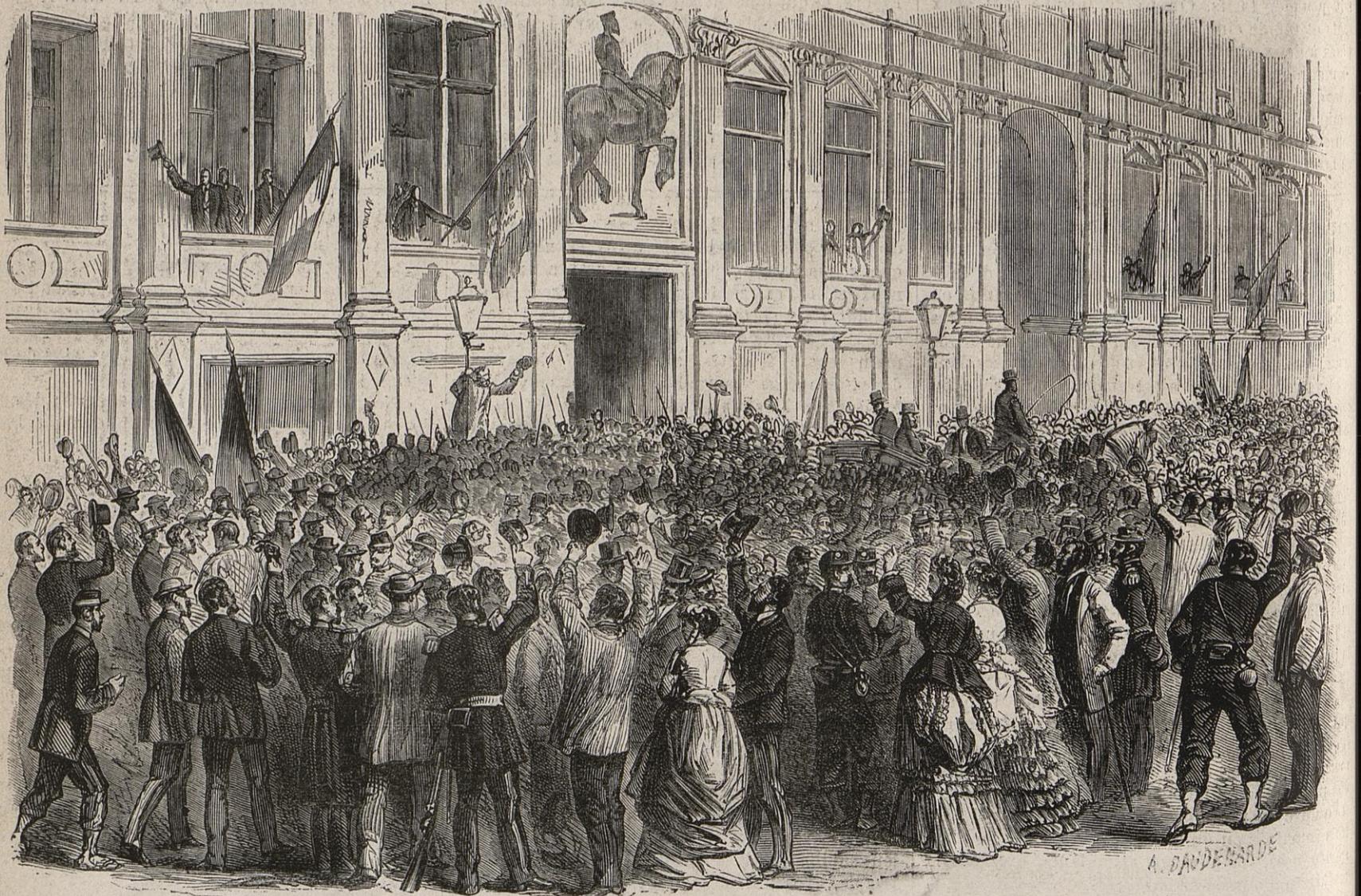
Mais s'il ne se plaisait pas à table, il tolérait volontiers qu'on y restât après lui. Cela gênait horriblement les gens comme Cambacérès, partagés entre leur désir de courtoisie et leur vocation gastronomique.

CHARLES MONSELET.

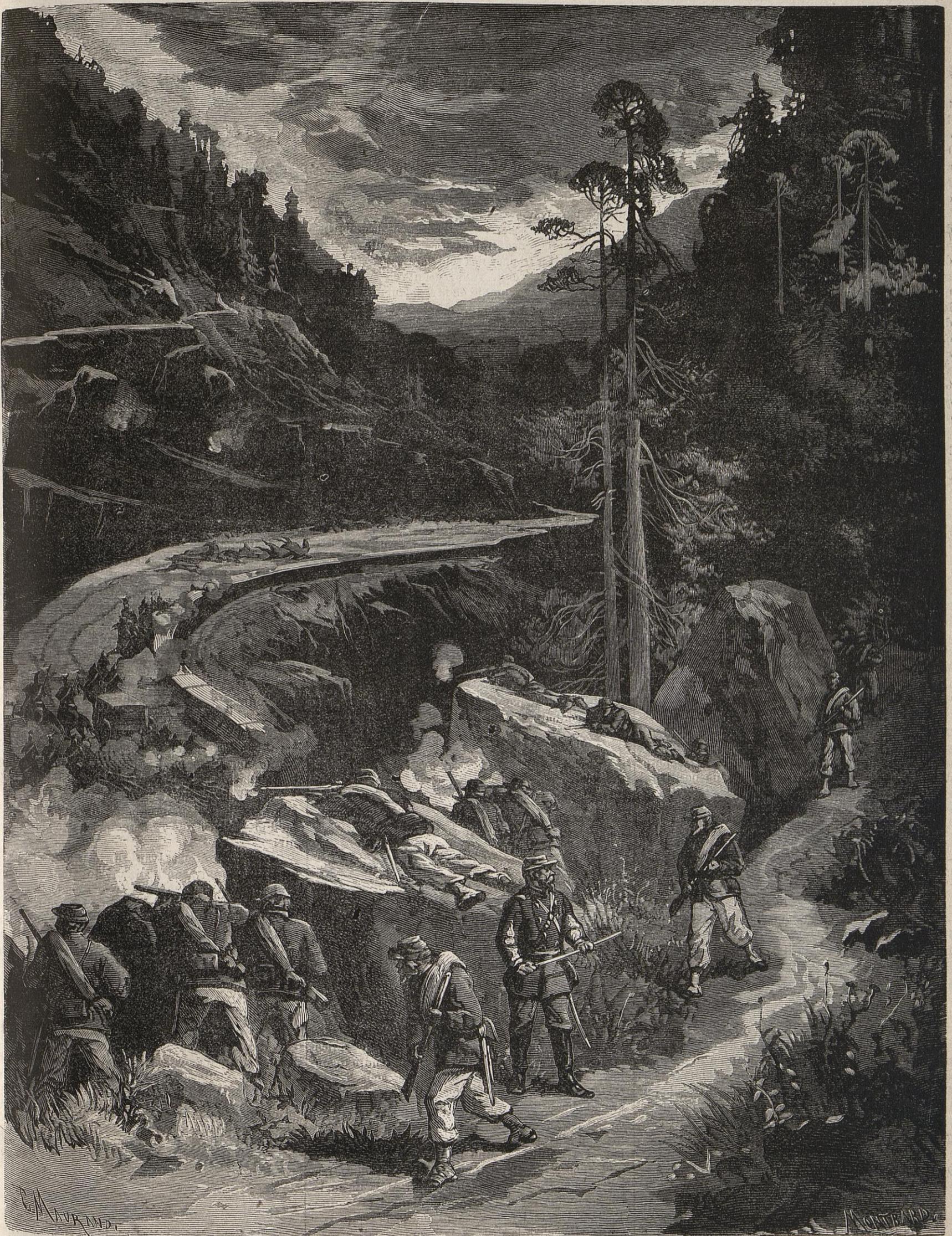
(La suite au prochain numéro.)



Les francs-tireurs de Paris,, commandant Arronssohn, réunis dans la cour de l'école Turgot, font serment sur leur drapeau de vaincre ou de mourir.



PARIS. — Proclamation de la République à l'Hôtel-de-Ville dans la journée du 4 septembre 1870. — (Dessin de M. Janet.)



LA GUERRE. — Les francs-tireurs, dans les passages des Vosges, s'emparant d'un convoi ennemi — (Dessin de M. Montbart.)

A METZ

LE PETIT MARCHAND DE POIRES

A Metz, ce fut un réveil terrible pour les bourgeois bien informés que celui du dimanche 7 août.

La veille, on en était encore à commenter le prétendu succès du maréchal Mac-Mahon à Reichshoffen. La Moselle avait eu, comme la Seine, son édition de la fausse dépêche qui bouleversa Paris. Pendant toute la journée, les commentateurs avaient cherché à tirer la chose au clair, car les Messins sont trop militaires pour accepter sans discussion tous les faits de guerre qui leur sont contés.

— Quarante mille prisonniers, c'est beaucoup, disait l'un.

— Mettons-en quinze mille. Ce sera déjà beau, disait l'autre.

— Ecoutez, messieurs, je crois que la dépêche du maréchal portait ceci : « Mes positions sont excellentes. Les Prussiens sont entourés. » Il s'agirait donc de quarante mille Prussiens cernés, pas autre chose. On aura confondu *cernés* avec *prisonniers*, ce qui n'est pas tout à fait de même.

— J'arrive de la préfecture, faisait un quatrième tout essoufflé, et je puis vous certifier ceci : c'est qu'on a parlé de la chose à l'Empereur qui a répondu n'avoir rien reçu du maréchal...

— Vous voyez bien! murmurent en chœur les plus froids.

— Oui, mais je dois ajouter que, tout en déclarant ne rien savoir, l'Empereur étrait sa moustache.

— Eh bien?

— Eh bien! Quand il tire sa moustache, il paraît que c'est bon signe.

— Allons donc! vous êtes encore un fier blagueur!

Mille propos de ce genre s'étaient échangés le samedi jusqu'à l'heure la plus avancée. On variait beaucoup sur les détails, mais, en somme, on croyait à une revanche. Vers le soir, s'était répandu un autre bruit qui nous touchait de plus près. D'après ce bruit, les Prussiens avaient pris l'offensive à Sarrebrück, mais le corps du général Frossard tenait bon, et on en doutait d'autant moins qu'on savait le maréchal Bazaine à Saint-Avold et qu'on croyait encore le général de Failly à Sarreguemines. Nous étions donc en force de ce côté...

Je me dirigeais le lendemain matin vers la gare dans l'espoir d'avoir des nouvelles plus positives, lorsque je rencontrai P..., un ami d'enfance, aujourd'hui magistrat à la cour.

— Tu sais ce qui se passe? me dit-il...

— Non.

— Forbach est pris... l'ennemi est à Bening... Coffinières est nommé gouverneur de Metz.

— Tu en es sûr?

— Positivement.

Nous nous regardâmes en silence. L'ennemi à Bening, c'était Metz menacé, la nomination du général Coffinières qui, la veille, commandait en chef le génie de l'armée, voulait dire qu'on ne pensait plus à l'attaque, qu'il fallait se défendre.

Depuis trois semaines que durait le passage de nos troupes, on n'avait pas entrevu la possibilité d'une telle extrémité. A tort ou à raison, le premier Empire nous avait habitués à regarder la présence de l'ennemi sur notre sol comme le dernier acte d'un grand drame militaire, et nous n'en étions encore qu'au prologue. On voyait toujours la France attaquant mais non attaquée, envahissante mais non envahie, surtout quand c'était elle qui déclarait la guerre.

En une seconde, la ruine totale de mon pauvre pays messin, si riant et si prospère, nous passa devant les yeux comme un éblouissement. Chemin faisant, d'autres personnes nous joignirent. Parmi elles, se trouvaient des hommes graves, rompus, je vous le jure, aux émotions de cette vie. Et cependant ils pleuraient... Et à mon tour, je pleurai comme eux.

Quel sentiment faisait naître ces larmes? Il eût été difficile de le préciser. Ce n'était pas de l'an-

goisse, c'était un mélange de colère et d'humiliation qui vous étreignait le cœur.

Ce sentiment-là, tous le partageaient si bien, que je vis des ennemis jurés se tendre fraternellement la main. — Et on sait ce qu'est une inimitié de province.

Pendant que notre groupe était, comme bien d'autres, à l'extrémité de la rue Serpenoise, vis-à-vis la caserne du génie, on entendit le tambour, et une troupe déboucha de la grande route qui conduit à la gare. C'était un détachement d'infanterie. En voyant ces uniformes neufs, on devinait qu'il se composait d'hommes de la réserve envoyés du dépôt à leur corps. Acclamés et abreuvés sur leur route par une population qui, comme eux, ignorait ce qui s'était passé la veille, ces braves gens saluaient en chantant le jour qui devait les réunir à leurs camarades.

Mais l'assistance restait muette, et les visages mornes qu'ils rencontraient sur leur route ne tardèrent point à frapper nos soldats. La *Marseilla* se ralentit; leurs yeux, interrogeant chacun, semblaient demander compte de la froideur qui glaçait ainsi leur enthousiasme. La cité de Metz n'avait-elle plus un vivat pour ses guerriers?

Ce contraste augmentait encore ce que la situation avait de pénible, et je me reprochais de ne rien faire pour le rompre, lorsque je fus frappé par le plus étrange spectacle.

Au coin de la rue Serpenoise et de la rue de l'Evêché, stationnait un pauvre gamin. Sa mère lui avait confié la garde d'un étalage de fruits; — Etalage misérable de petites poires sur deux volettes d'osier.

Que se passa-t-il alors dans la cervelle de l'enfant? Fut-il sous l'empire de la même idée que moi? Il le faut croire puisqu'il saisit tout à coup une de ses deux volettes et courut au devant des soldats en l'élevant de toute la hauteur de ses petits bras.

Tant que dura le défilé, il resta là, offrant ses poires d'un air si suppliant que de temps à autre un trouper en prenait une et y mordait en doublant le pas...

Je ne sais pourquoi, mais cela me fit mal et je m'éloignai rapidement pour cacher ce que j'éprouvais.

Aujourd'hui, je ne reconnais ni les soldats ni l'enfant, mais je n'oublierai jamais comment celui-ci leur souhaita la bienvenue de la ville.

LORÉDAN LARCHEY.

LA PETITE MARIE

NOUVELLE

(Suite)

Cependant, qui oserait se flatter de commander à la moindre de ses pensées, de diriger son imagination? Malgré la présence continuelle de Marie, et le bonheur entier, primitif, absorbant dont elle m'entourait, ma mémoire était plus souvent que de raison visitée par l'image de ce poète dont je te parlai plus haut, de cet étrange Fernandès que Despaul m'avait présenté. Nous nous étions séparés sur un échange de banales déclarations. On m'avait dit ensuite que Fernandès projetait de me venir voir... peut-être de me demander quelque menu service professionnel. Il me fut pénible d'apprendre qu'on l'avait découragé dans ses intentions, sous le prétexte que je venais de me marier, et que je n'étais probablement pas en mesure de lui être utile. Tout ce qui me revint à ce sujet me contraria si vivement, que si j'avais connu l'adresse de Fernandès, j'aurais été, mû par une indéfinissable attraction, plus encore que par un élan de bienveillance, me mettre de mon mieux à son service. Mais où, mais comment le retrouver? Despaul, qui avait quitté Paris trois semaines avant mon mariage, séjournait en province depuis deux mois et consternait, par la sérénité qu'il apportait aux thèses les plus abominables, l'arrondissement qui l'avait vu naître. Son principal objectif, dans le présent, était de faire mourir de chagrin le sous-préfet de X..., ou d'ame-

ner sa disgrâce. Mon ami n'avait pu désertier la rue Racine que pour aller *là-bas*, au désespoir d'une famille habituée à vénérer l'autorité, poser sa candidature au conseil général et il avait fabuleusement échoué. Je n'avais appris que par les journaux cette remarquable défaite, et ce n'était point le cas d'entretenir Despaul de telles banalités qu'un poète malheureux.

Enfin, un beau jour, en rentrant chez moi vers six heures, je trouvai la carte de mon vieil ami. Je ne pus réprimer un vif ennui d'avoir manqué une si chère visite; alors la femme de chambre de Marie, (une très-jolie Irlandaise de seize ans, à nous recommandée par la marquise,) me dit :

— Monsieur, il reviendra.

— Au fait, que vous a-t-il dit? *Sir...*

— Ah! c'est un monsieur bien drôle... d'abord il m'a appelé mademoiselle; puis mon enfant; ensuite il m'a tutoyée, et après...

— Hé bien, après?

— Après, il m'a dit : Est-ce que M. Léon dîne ce soir chez lui? — Je n'ai pas osé mentir, j'ai dit : Oui — A six heures, sans doute? — Oui. — Seul? — Oui seul, avec madame. — C'est bien; tu remettras ce carton à M. Léon Vandralle, avec l'assurance de ma considération. Le temps seulement d'aller mettre mes ordres étrangers; j'arriverai à six heures juste. »

Cette assurance me causa le plus sincère plaisir. Marie n'était pas encore rentrée. A son retour, elle partagea mon contentement, avec une nuance de regret toutefois, de ne pas avoir été prévenue plus tôt, afin de pouvoir offrir à mon ami une hospitalité irréprochable. Quand elle me vit si joyeux, il lui vint cette idée :

— Nous pourrions recevoir à dîner un jour par semaine, et inviter de fondation M. Despaul, si tu aimes tant à le voir?

— Mignonne, on voit bien que tu ne connais pas Despaul; c'est là ton excuse. Une pareille proposition le ferait bondir. Lui, venir dîner à jour fixe dans une maison, quand c'est tout au plus s'il se soumet à la règle de dîner une fois par jour n'importe où! D'ailleurs, Despaul est, ainsi que la plupart des hommes, fait de contrastes. Cet ennemi féroce de la régularité est le plus indolent esclave de l'habitude que j'aie jamais vu.

Bref, à six heures, un coup de sonnette m'avertit. Je reconnus la voix, et j'allai tomber dans les bras de mon camarade d'enfance; il avait revêtu pour la circonstance un habit bleu à boutons d'or. Il arrêta par une brusque plaisanterie le flot d'émotion que notre embrassade allait faire monter de notre cœur jusque dans nos yeux :

— C'est bien parce que c'est ma première présentation, dit-il en me désignant l'habit bleu; mais ne t'imagines pas que c'est une promesse pour l'avenir!

Despaul sait être, suivant sa locution, à sa place partout. Le sans-gêne bouillant du vieux quartier latin n'a altéré chez lui que la surface, et il possède le bon ton héréditaire et normal d'un gentleman de vieille souche. Quand il veut, et qu'il le doit, il a une façon de saluer les femmes qui ne s'apprend pas, et qui se reçoit avec le lait maternel. Il fit à Marie un compliment original et gai qui la familiarisa tout de suite avec ce bon cœur et cet esprit bizarre.

Nous nous mîmes à table, et après les premières expansions dix fois répétées, après que Despaul nous eut raconté, au milieu d'éclats de rire irrépressibles, comment il avait failli se marier, et comment il avait échoué dans sa candidature au conseil général, une vieille figure, celle de Fernandès, enfouie dans la pénombre des souvenirs modestes et résistants, se dressa soudain à mes yeux, et j'interrogeai mon ami sur son lyrique protégé.

Despaul dégustait en ce moment un verre de bordeaux; il leva les yeux au plafond, et me répondit :

XI

— Ah! oui, Fernandès! Eh bien, rien de ce que je redoutais n'a manqué au rendez-vous. Le lendemain même de son arrivée, mon homme, sous le prétexte de ne pas m'importuner, mais en réalité peut-être piqué contre moi... (on a vu plus éton-

nant, et quel poète inédit, rebuté en tombant de sa province, par le beau masque d'indifférence de Paris, n'est prêt à accueillir le soupçon de maligne envie, à la charge du seul homme qui lui porte un peu d'intérêt sincère?) Fernandès, dis-je, est allé, sans me prévenir, se loger en garni, dans une ignoble petite chambre du boulevard Montparnasse. Avec ses deux ou trois cents francs, je sais bien, parbleu, qu'il n'aurait pas fait longtemps figure au Grand-Hôtel! Mais qui le forçait à me quitter si vite? Enfin, puisqu'il l'avait voulu, et avec mon scrupuleux respect de la liberté d'un chacun, je le laissai tranquille, ma conscience étant sans reproche. Je me réservais, après l'avoir livré quelques jours à ses pensées et à ses inspirations, de le bien accueillir quand il reviendrait. Il y aurait une étude à faire sur l'imperturbable facilité avec laquelle, à Paris, les informations positives viennent corroborer vos pressentiments, même en ce qui regarde les êtres les plus obscurs et les intrigues les plus légères. J'appris (comment et par qui? c'est là que git ce parisien mystère...) mais enfin j'appris authentiquement que Fernandès et Robertin communiaient sous les espèces du dialogue littéraire et des hîtres d'Ostende... au café d'Orsay. Fernandès avait lu à Robertin, en tout ou partie, les quatre mille deux cents alexandrins, et Dieu sait si maître Robertin est homme à se soumettre platoniquement à ce genre d'épreuves! J'en ai donc tiré *a priori* cette déduction irréfragable pour moi, qu'une fraction plus ou moins importante des quatorze louis avait émigré de la poche de Fernandès dans celle de Robertin. Huit jours, puis douze s'étant passés sans nouvelles, je m'inquiétai sérieusement de mon pauvre pindarique, et je fis tout un voyage d'exploration à sa recherche. Il n'est pas toujours aisé de mettre la main sur un troubadour qui passe sa vie à courir le placement, à tout prix et n'importe où, d'un drame en cinq actes et quatre mille deux cents vers. Enfin j'appris que Fernandès dînait généralement, entre sept et huit heures, ses courses faites, à une très-humble pension de la rue de Rennes. Quand il avait, tout le jour, battu le pavé par des pluies immondes, ou attendu à la porte des théâtres secondaires, des directeurs plus occupés pour leur propre compte des déguisements et des subterfuges par lesquels ils éviteraient leurs créanciers, que des intérêts sacro-saints de l'art, alors Fernandès, reprenait, mélancoliquement courageux, la route de Montparnasse, et venait dîner dans ce fumeux taudis. Seulement, à l'heure tardive que lui faisaient les circonstances, on y jouissait d'un calme relatif. Tu n'ignores pas, mon cher Vandralle, poursuivait Despaul, s'adressant cette fois spécialement à moi, combien un esprit livré dès l'enfance au sens, ou si tu veux, à la passion politique, apprécie peu les maladifs attendrissements et les joies épileptiques de ce qu'on nommait la Bohème. Tu en croiras ce qu'il te plaira, j'aime une vie ordonnée, logique. Vers sept heures, cependant, j'allai m'asseoir à l'une des tables de la susdite pension, où pour vingt-neuf sous, le prix de la boutique aux canifs et aux porte-monnaie, on avait le pain, le potage et divers plats. Qui veut ne pas éveiller de périlleux soupçons s'abstient de requérir des suppléments, dans ces réfectoires impardonnables. Fernandès était déjà installé; je ne vis que lui en entrant.

Courageux et pensif, il tenait tête à quelque odieux rogaion qu'il arrosait d'eau claire; il mangeait et buvait le tout stoïquement. Ou son idée fixe l'empêchait de plus sentir le goût de rien, ou bien c'était foncièrement un brave poète, supérieur aux révoltes de l'estomac. Intéressé à tout connaître, je l'examinai moins discrètement: en supposant que sa montre lui fût restée, la chaîne du moins voyagerait...

— Mais qu'avez-vous, madame? fit Despaul, interrompant son récit pour s'adresser à Marie... Pardon d'avoir choisi une histoire aussi lugubre, ce n'est pas ma faute... c'est Léon...

À mon tour j'observai. — Marie, pauvre ange! croyant n'être pas vue, et touchée jusqu'au fond du cœur, versait des larmes de pitié.

Je la rassurai comme une enfant, comme une divine enfant qu'elle était, et Despaul me souffla à l'oreille:

— Dis-lui que ça n'est pas arrivé. Moi, je vais me faire.

— Au contraire, parle toujours, vieil ami!

— Oh! je vous en supplie, monsieur Despaul, fit Marie essuyant ses beaux yeux, pardonnez-moi, et continuez.

— Pour vous obéir, je continue: Fernandès, bien que je fusse venu me placer en face de lui, ne soupçonnait pas encore ma présence. J'allai lui toucher le bras. Il eut une commotion, devint écarlate, et tout ce qu'il put me dire fut: « Tu dînes avec moi? — Précisément. — Merci. » Ma prompte acceptation me donnait des droits... Je pouvais offrir du vin; toutes les convenances étaient sauvées. Je fis venir une bouteille de Thorins... ils appellent cela du Thorins... Enfin!... Trois mois d'émotions électorales, au grand air, dans l'arrondissement le plus sain de France, ne m'ont pas encore tout à fait guéri de ce Thorins-là. Je demandai à Fernandès où en étaient ses affaires et les quatorze louis. En commençant, il bialsa, mais, serré de près, il finit par m'avouer qu'un sien ami, dans une occasion urgente, lui avait emprunté cent francs pour quelques jours. Pauvre Fernandès! En attendant, il avait dû se séparer de sa chaîne, et tous les concierges de théâtre et garçons de bureau des journaux semblaient appartenir à une vaste franc-maçonnerie qui avait pour unique objet et pour mot de passe d'éconduire Fernandès à première vue. Tel fut en substance le récit du poète, qui me parut d'ailleurs excessivement touché de ma démarche. Il en pleura même... Mais moi, qui ne suis pas l'homme des sentimentalités, je ne voulais pas m'en aller que ma visite n'eût amené un résultat positif.

Il me fut trop aisé de découvrir que Fernandès était entre son avant-dernier et son dernier écu, et qu'au delà il était sans aucune ressource. Un de mes coreligionnaires politiques, secrétaire de D..., le bâtonnier du barreau de Paris, et le plus aimable des hommes, se trouvait avoir besoin lui-même d'un aide, ou pour vraiment appeler les choses par leur nom, d'un copiste orné d'orthographe. Il voulut bien agréer mon protégé sur ma parole... mais j'eus toutes les peines du monde à décider mon imbécile de tragique. Il céda à cette considération... non pas qu'il vaut mieux prêter à la loi un concours, même subalterne, que de mourir de faim... mais simplement que dans l'antichambre d'un avocat en renom, il passait tant de gens, que ce serait bien le diable si dans le nombre il ne se trouvait pas un jour quelque directeur, régisseur, actionnaire de théâtre, à qui l'on pourrait administrer les cinq mille alexandrins. « Paris est une ville où la multiplicité infinie des relations est indispensable à qui veut fleurir au soleil de la rampe... » Ainsi divaguait ce pauvre Fernandès, ajouta Despaul avec un accent de sollicitude très-sincère. Depuis, je l'ai perdu de vue... il ne m'a pas écrit. Mes affaires personnelles m'ont éloigné de Paris pendant trois mois. En rentrant, j'ai pensé à toi, mais au premier loisir je battraï les champs après le harde égaré.

C'est en pareils entretiens que s'écoula une excellente soirée, où Despaul conserva jusqu'à la fin une affectation irrésistiblement comique, mais comique pour moi seul, à me prouver que lorsqu'il était en société, le plus mince détail de décorum cessait d'être indifférent pour lui... Dirai-je le mot? Despaul ne fut pas seulement digne, mais solennel... Il avait presque l'air d'officier.

Sincère et fantaisiste compagnon des fièvres de ma jeunesse et d'un soir heureux de ma vie, ta figure est à jamais attachée à ma mémoire, et aussi longtemps que je serai moi, tu vivras dans mon cœur!

Si Marie avait les exaltations vives de l'enfance, elle en avait aussi la diversion facile, et quand nous eûmes cessé de nous occuper de Fernandès, elle prit franchement part à la gaieté provoquée par les autres sujets d'entretien.

Despaul se retira d'assez bonne heure, sous le prétexte d'aller vider ses malles, mais en réalité pour ranimer de sa présence et étonner de son habit bleu son cercle d'auditeurs accoutumés. Marie et moi, nous allâmes finir la soirée chez la marquise, et la vie ordinaire reprit son cours.

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DU PALAIS

C'était comme un symptôme! Le jour où j'écrivais mon dernier courrier, je vous annonçais pour le lendemain la mise en jugement de cinq nouveaux prévenus dans l'affaire de la Villette. C'étaient les nommés Perrin, Hildenbrand, Ingrassi, Guillery et Caillet. Les charges étaient faibles, si faibles que les juges semblaient étonnés, — quelque chose de plus, même, — de voir ces hommes traduits devant leur juridiction, et sous le coup d'une accusation qui pouvait entraîner la peine de mort. Quatre d'entre eux ont été acquittés, Perrin seul, ouvrier modeleur, a été condamné à deux ans de détention.

Il est bien entendu qu'aujourd'hui mardi, ne comparaitra pas, comme il était annoncé, le cinquième groupe des accusés de la Villette, — condamnés, accusés et prévenus ont été mis en liberté de part le décret d'amnistie du gouvernement de la défense nationale.

Marseille avait eu son émeute et, par suite, son conseil de guerre; Lyon avait eu son émeute, déjà nommée: l'affaire de la Croix-Rousse, et, par suite, son conseil de guerre. Les charges relevées dans ces deux affaires, soumises aux conseils de guerre par suite de l'état de siège, constituaient, non pas des crimes, mais seulement des délits qui auraient été, en temps ordinaire, de la juridiction du tribunal correctionnel. De nombreux acquittements avaient été prononcés néanmoins par les juges militaires, et les condamnations avaient varié du minimum de quatre mois à un an de prison.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il est bon de se hâter d'oublier tous ces débats, et que les condamnés sont aujourd'hui libres et triomphants.

Hier, lundi, je suis allé au Palais, quoique ce jour-là soit jour de chômage judiciaire, et plus que jamais dans l'heureux temps des vacances. Mais les vacances cette année n'existent guère; il n'est, bien entendu, ni plaisir ni repos possibles. Franchement, je me suis dirigé vers le Palais machinalement, par désœuvrement, par habitude; mes vacances étaient commencées depuis trois jours, et je ne m'en doutais pas.

La grande salle des Pas-Perdus était déserte; car, des chambres civiles, il n'en était pas question; je l'ai traversée comme on traverse un cimetière, et, suivant la galerie qui contourne les bâtiments, dits nouveaux, qui entourent la cour de la Sainte-Chapelle, je suis arrivé, comme je le fais tous les jours, pendant onze mois sur douze, dans le vestibule supérieur des chambres correctionnelles. Les rôles des 6^e et 7^e chambres étaient chargés au delà du possible; les feuilles d'audience ne portaient pas moins de quatre-vingts ou même de quatre-vingt-dix noms de prévenus. Mais le dimanche avait porté conseil, et tous les individus poursuivis pour cris séditeux avaient été immédiatement relâchés, leurs noms rayés de la feuille d'audience et leurs citations déchirées.

Quelques-uns de ces misérables imbéciles, ivrognes ou non, achetés ou non, qui ont crié: *Vive la Prusse!* se trouvent bénéficier de cette mesure nécessaire; mais ceux-là, nous l'espérons, se feront reprendre demain ou après-demain, — soyez tranquilles! — Le reste de la liste était composé de ces vagabonds dangereux que l'on a arrêtés par milliers dans les derniers jours de la semaine dernière. Pas de domicile bien fixe, pas de ressources, ou du moins pas de ressources avouables, voilà le délit dont la constatation va permettre cette élimination, plus que nécessaire, dans les circonstances présentes, de cette partie ténébreuse de la population de Paris.

Depuis quelques années, depuis que le commerce de nouveautés a pris une si large extension, depuis que les boutiques sont devenues des villages et les magasins des capitales, les tribunaux criminels ont eu bien souvent à sévir envers des commis infidèles. Dans une affaire que vient de juger la cour d'assises de la Seine, les détournements de marchandises se compliquent d'une très-adroite combinaison qui



PARIS. — Les habitants de la banlieue se réfugient dans Paris selon l'ordre du Gouvernement. — La porte Maillot.



PARIS. — Aspect du bois de Boulogne aux abords des fortifications. — Le pacage du bétail d'approvisionnement. — (Dessin de Edmond Morin.)



Monseigneur Hacquard, évêque de Verdun. — (Phot. Pierre Petit.)



Monseigneur Roes, évêque de Strasbourg. — (Phot. Pierre Petit.)



PARIS. — Manifestation du peuple de Paris aux pieds de la statue de la ville de Strasbourg, place de la Concorde. — (Dessin de M. Provost.)

rendait presque impossible la découverte des voleurs, et qui, dans tous les cas, était d'une ingéniosité désolante. Pendant que les honnêtes gens demeurent tranquilles, les cerveaux des malfaiteurs travaillent toujours, imaginent, inventent non-seulement le moyen de voler, mais encore d'échapper à la répression. Entre ces honnêtes gens qui dorment sur leur droit et sur leur probité et ces coquins dont l'esprit est toujours tendu, la partie ne paraît pas égale au premier abord, et ne le serait pas, en vérité, sans cet élément étrange, qui à force d'avoir été, le hasard, finit par s'appeler providence, et qui permet que les voleurs les plus réfléchis finissent toujours par être imprudents, mais imprudents d'une imprudence tellement incompréhensible, qu'elle dépasse même les merveilles de leurs combinaisons primitives : *quos vult perdere Jupiter dementat!*

Voyez comme cela est fort et prudent : Thorel, qui a été successivement employé dans les magasins du Louvre et du Bon Marché, a volé dans ces deux établissements des marchandises de toute sorte, et pour des sommes considérables, au moins relativement. Un voleur naïf aurait cherché à vendre les marchandises ou à les engager, et il aurait été bientôt pris sur le fait. L'absence de telle ou telle pièce aurait été constatée sur tel ou tel rayon; la police aurait été avertie; les revendeurs honnêtes, ou même les recéleurs de profession, mis en garde, et bientôt le voleur serait venu se faire prendre à quelqu'une des souricières qui sont tendues en pareil cas. Mais Thorel ne vendait ni n'engageait les articles volés; il les passait à trois de ses complices, qui, comme lui, paraissent connaître à fond les us et coutumes du commerce de nouveautés, et qui allaient effrontément reporter la marchandise en disant qu'elle ne leur convenait pas, et qui se faisaient ainsi rendre leur argent.

On comprend l'avantage d'une combinaison semblable; la marchandise rentrait dans le rayon, et aucune constatation n'était possible. Les trois complices, Campo, Senseve et de Lagrange ont fini par se faire prendre, en allant ensemble, dans une même voiture, rendre une certaine robe de soie bleue dont la disparition avait été signalée. Senseve, à force d'audace, a le bonheur de pouvoir donner des explications plus ou moins plausibles qui lui permettent de remonter dans la voiture où l'attendent les deux autres. Un commis prend aussitôt un cabriolet et donne ordre au cocher de suivre l'équipage des trois fripons; mais, quand après une longue course, composée de grands détours, l'équipage s'arrête, il est vide; les trois messieurs, dit le cocher, sont descendus successivement sans faire arrêter.

Où sont-ils?... Cherchez.

N'était-ce pas trop de chance pour ces messieurs? Celui qui a nom de Lagrange jugea probablement qu'on pouvait encore risquer davantage; il réclama de nouveau le prix de la robe et donna son adresse. C'est incroyable, mais c'est vrai.

Thorel a tout avoué, les trois autres ont tout nié, ce qui amène pour chacun d'eux, indistinctement, une condamnation à une année d'emprisonnement et 50 fr. d'amende.

Nous avons eu, vers le commencement de la semaine, la très-curieuse histoire d'un mari qui plaide avec sa femme en séparation de corps et qui l'assigne en référé pour obtenir d'elle la restitution de son uniforme de garde national!

Il n'était pas bien difficile de démontrer l'urgence! Madame convient volontiers que l'uniforme était en sa possession et qu'elle n'en pouvait et n'en voulait rien faire; mais son mari, disait-elle, avait emporté un tas de jolies petites choses de toilette dont il la privait, et elle entendait faire une compensation : donnant, donnant!

Mais le juge des référés... — Ici je copie le texte de la décision :

« Considérant que ce motif, en le supposant établi, ne pourrait légitimer le refus de M^{me} Huvier qui, pour l'exercice de ses droits, n'a aucun droit de rétention sur les effets personnels du demandeur, dit que la défenderesse sera tenue de remettre immédiatement à ce dernier son uniforme de garde national, et, faute par elle de ce faire, autorise le demandeur à se mettre en possession dudit unifor-

me, même avec l'assistance du commissaire de police et de la force armée.

Il y a comme cela au Palais des causes pour lesquelles je me demande toujours comment les parties ne finissent pas par éclater de rire! Il est vrai que le temps de rire n'est pas encore venu!

PETIT-JEAN.



COMÉDIE-FRANÇAISE : *Horace, Mérope, Tartufe, le Menteur, Mercadet, le Lion amoureux.* — Clarisse Miroy.

Pauvres théâtres! — Ils ne sont plus que cinq ou six qui demeurent ouverts pour la forme. A leur tête est le Théâtre-Français, plein d'une bravoure mélancolique, et faisant merveille avec son vieux répertoire. L'autre soir, j'ai assisté à une excellente représentation de *Tartufe*, à laquelle j'avais été attiré par l'espoir de voir M. Got dans le principal rôle. Il y a quelques mois, en effet, on avait annoncé l'intention où était le spirituel comique de se mesurer avec la terrible figure de l'imposteur. Mais il paraît que M. Got n'est pas suffisamment préparé, car il a ajourné son essai à des temps plus favorables. Quel épouvantail que ce rôle de *Tartufe*! Tout le monde a voulu le jouer, et le public et la critique n'ont été satisfaits de personne. Feu Charles Maurice a passé en revue la plupart des artistes qui ont tâché tour à tour de s'y faire remarquer.

« Depuis du Croisy, qui le joua d'origine, — dit-il, — le nom d'aucun autre ne nous est parvenu dont on puisse inférer que ce caractère ait été parfaitement compris. Le premier, ayant reçu les conseils de l'auteur, a dû mieux le saisir, mais il est encore impossible de ne pas croire à une distance considérable entre le personnage et son représentant. — Les traditions disent qu'autrefois Augé y fut remarquable. Baptiste aîné y obtint aussi du succès; on le comprend, car c'était un artiste de méditation et de goût; mais la minutie de ses recherches dut se trouver là trop à l'aise pour qu'il ne tombât pas dans les exagérations d'une sorte de capucinade aux yeux des connaisseurs. — Le talent de Fleury, dont j'ai vu la tentative, se fourvoyait dans ce rôle; l'élégance naturelle, l'esprit gracieux et un peu sardonique du comédien étaient de la vraisemblance à l'ensemble de la composition. — Malgré sa pesanteur, et à cause de ses airs naturellement gourmés, de sa tenue toujours composée, Damas y rencontra quelques bonnes fortunes. A la scène de la déclaration, bien que d'une hardiesse un peu brutale, il donnait à la concupiscence de *Tartufe* un empressément bien étudié, une vérité bien comprise. — Il n'est pas jusqu'à Cartigny qui n'ait été frapper contre cet écueil et y briser une part de sa réputation de comique. — A son tour, marchant d'un pas résolu sur ce champ de bataille couvert de tant de victimes, Menjaud y est tombé sans pouvoir se relever. Croirait-on qu'avec les ordinaires apparences de sa timidité, il se soit oublié jusqu'à surpasser les plus exagérés par la crudité de ses intentions et l'audace de ses attitudes? — Pour finir, Perrier, Geffroy, Ligier même, se sont également lancés sur ce terrain. Le premier y a montré l'acteur obéissant au répertoire; le second, un peintre qui joue en société bourgeoise, et le dernier un tragédien dont l'intelligence cherche une pâture curieuse. — *Bone Deus!* le vieux Samson vient d'y crouler... »

Charles Maurice a oublié Fechter, qui, à l'Odéon, enjoliva le rôle de détails nouveaux. Il a oublié encore Rey, Tisserant, Beauvallet, intéressants tous les trois à divers titres. A l'heure qu'il est, le personnage de *Tartufe* est partagé, rue Richelieu, entre MM. Leroux, Bressant et Lafontaine, trois jeunes premiers. La revendication de M. Got aura pour but de faire rentrer ce rôle dans l'attribution des comiques, selon le vœu de Molière, qui a peut-être voix au chapitre. — On m'a affirmé qu'à Londres,

Tartufe avait été joué quelquefois par Régnier, avec un grand succès. Cela ne m'étonne point.

La mort de Clarisse Miroy a passé à peu près inaperçue. Son premier et son principal titre de gloire était la création de Marie dans *La Grâce de Dieu*. Cela ne date pas d'hier, comme vous voyez. C'était alors une belle blonde, un peu langoureuse, un peu nonchalante, à l'œil noyé, au parler musical et sympathique. Elle fit tourner la tête à tous les Parisiens dans son costume d'auvergnate, avec son mouchoir noué sous le menton, sa vieille en bandoulière, sa jupe courte, et sa jambe fine dans ses gros bas de laine. En peu de temps, Clarisse devint ce qu'on appelait alors une *celebrité du boulevard*; elle joua souvent à côté de Frédérick-Lemaître, qui lui donna des leçons. Dans le *Don César de Bazan* de M. Dennery, elle représenta la Maritana. Il est peu de théâtres, à Paris, par où elle n'ait passé; elle suivit, en 1852, la fortune de son illustre professeur aux Variétés, et lui donna la réplique dans le *Roi des drôles* et dans *Taconet*, deux pièces prétentieuses, deux chutes retentissantes. La dernière servit pourtant à la faire remarquer dans un rôle de femme de la halle, assaisonné de tirades poissardes et ponctué de poings sur la hanche. Si on avait pu lui reprocher autrefois un penchant à la pleurnicherie, on dut, ce soir-là, reconnaître que son talent s'était transformé et singulièrement fortifié.

Plus tard, j'aperçus encore Clarisse, au Vaudeville, où elle établit avec intelligence un rôle de mère dans *les Parisiens*, de M. Théodore Barrière. Mais, à partir de ce moment, on a peine à la suivre; elle est ici, elle est là, elle quitte Paris; elle y revient, pour le quitter encore. Associant sa destinée à celle de l'acteur Jenneval, elle courut la province pendant plusieurs années, improvisant partout des représentations, dans les petites villes comme dans les grandes, organisant des troupes d'arrondissement. Un de ses succès, alors, était *la Fiammina*; dans les entr'actes elle chantait des chansonnettes. Cependant l'embonpoint arrivait à grands pas; — l'embonpoint, cette chose si joyeuse à contempler chez les autres et si affligeante pour soi-même; — l'embonpoint, cette maladie dont on guérit si rarement! Clarisse Miroy se vit forcée de renoncer à l'emploi des jeunes mères et des grandes coquettes; elle aborda les excentriques, les duègnes fantaisistes, les Flore, les Thierret; et, ma foi, elle ne se tira pas mal du tout de cette nouvelle incarnation. Le Châtelet la réclama pour ses féeries et ses revues; Blaquière lui fit chanter *la Déesse du Bœuf-gras*. En ces derniers temps, la Gaité l'avait prise au Châtelet, pour lui faire jouer dans *la Chatte blanche* un rôle de princesse évaporée et cavalière, feutre empanaché, bottes à éperons, cravache sifflante; elle amusa beaucoup, bien que son ardeur dépassât quelquefois le but.

Il me semble que Clarisse s'est trop vite dépêchée de mourir. La pauvre femme n'aura guère goûté de repos dans sa vie. Elle aimait son art, voilà tout ce qu'on peut dire d'elle. — Pauvres théâtres! me suis-je écrié en commençant; ajoutons en terminant : Malheureux acteurs!

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

PLUS DE MUSIQUE!....

Plus de musique! Les théâtres sont fermés depuis que l'horrible nouvelle nous est venue de Sedan...

Nous regrettons pour notre part qu'on n'ait pu trouver une combinaison qui permit d'utiliser, au profit de la grande cause nationale, tout ce qu'il y a de forces cachées sous les sept notes de la gamme.

C'est, il est vrai, un préjugé tenace chez nous que celui qui consiste à croire que la musique n'exprime que des sentiments joyeux. Voyez, par exemple, si l'on permet à une personne en deuil d'ouvrir son piano, fût-ce pour y trouver un écho à sa douleur en jouant une marche funèbre. Les

mœurs sont ainsi faites, et vous n'y pourrez rien. Cependant, à l'heure où nous écrivons, la France fait d'héroïques efforts; elle secoue le chagrin où l'avait jetée l'insuccès de Mac-Mahon, et relève la tête avec fierté.

De toute part on crie, « aux armes ! » Or, croyez que ces paroles, si françaises au temps présent, ont trouvé depuis longtemps leur musicien. Le répertoire tragique de l'Opéra en peut fournir de nombreux exemples.

Je n'exige aucun effort de l'Opéra-Comique, dont les chansons ne seraient pas de mise aujourd'hui. Mais j'aurais compris que l'Opéra composât un spectacle patriotique en harmonie avec les graves sentiments du moment.

C'est, en effet, quelque chose qui élève l'âme que le trio et le finale du second acte de *Guillaume Tell*. Le troisième acte de *la Muette*, le finale de *Roland à Roncevaux* sont bien faits aussi pour exciter nos ardeurs guerrières. Ces scènes seraient aujourd'hui écoutées avec une sorte de religiosité, et l'effet en serait d'une intensité inconnue !

Je vous le dis, en vérité, la musique a une éloquence qui lui est propre; elle touche un coin de l'âme humaine où la simple parole n'atteint jamais.

L'art musical est aussi de tous les arts le plus démocratique, et dans la meilleure acception du mot, car il n'en est point dont les manifestations puissent, à son égal, frapper instantanément une grande foule.

J'adjure donc notre jeune République de songer à utiliser la musique comme un excitant moral d'une puissance particulière. Son aînée de 1792 n'avait point dédaigné un tel secours. Il serait même aisé d'établir, pièces en main, que de tous nos gouvernements, ce fut celui-là qui se montra le plus dillettante.

Entre les mille documents que nous aurions à notre disposition pour appuyer notre dire, citons d'abord une loi promulguée par la Convention, et qui portait que « le discours de son président, ainsi que les hymnes chantés à la séance de ce jour, seraient imprimés et envoyés à toutes les communes. »

Les hymnes dont il est parlé ici étaient :

Le Chant républicain du 10 août, musique de Cherubini;

L'Hymne à la Liberté, de Langlé;

Un autre *Hymne à la Liberté*, de Rigel père;

Et *l'Hymne du 10 août*, de Catel.

On avait alors un goût passionné pour les hymnes, et le gouvernement en avait commandé

qui pussent célébrer « la fête de la Jeunesse », celle « des Époux », celle « de l'Agriculture », celle de « la Vieillesse », celle « de la Naissance », celle « de la Mort », etc.... Cherubini, Lesueur, Méhul, Gossec, Jadin, Piccini, tous les compositeurs alors le plus en vue avaient accepté la commande officielle.

Aussi ne pouvons-nous croire que de tous ces chants, il ne reste rien qui soit encore valable. Il y aurait des fouilles à faire dans les bibliothèques publiques, à l'effet de retrouver ces intéressantes collections d'œuvres de maîtres..... Et puis-je nous parlons de bibliothèques, nous sera-t-il permis d'émettre le vœu que celle du Conservatoire soit mise à l'abri des malheurs de la guerre?... On parle si ouvertement aujourd'hui d'éventualités malheureuses pour notre chère ville de Paris, que nous ne croyons pas jeter l'alarme en demandant à qui de droit de prendre une mesure de précaution.

Souvenez-vous de la bibliothèque de Strasbourg !

ALBERT DE LASALLE.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Il est aussi curieux d'assister à l'essai d'un corset par M^{me} Léoty, que de voir un peintre crayonner une esquisse. — Essayer ? diront les corsetières présomptueuses, nous n'essayons jamais, cela va toujours. — Sans doute, à quelques mètres près.

M^{me} Léoty, qui a le talent modeste, préfère essayer, et c'est à croire qu'elle unit la science à l'art. La science, car ses précautions hygiéniques feraient croire à ses connaissances en médecine; l'art, car la perfection qu'elle donne à la forme ferait croire qu'elle est initiée aux secrets de la statuaire. M^{me} Léoty prouve, par son Corset grec, qu'elle possède la connaissance du modelé, qu'elle a l'intuition de la beauté plastique. Sa Ceinture de grâce, destinée aux jeunes filles, est une douce tutelle pour ces tailles flexibles comme un rameau de liane. (place de la Madeleine, entre le boulevard du même nom et la rue Royale.)

**

La Reine des Abeilles rend toutes les fleurs ses tributaires. Elle dépose son butin dans la ruche coquette que M. Violet lui a construite boulevard de l'Opéra, à l'angle de la rue Scribe, et le livre à l'es-

saim des jolies femmes, qui lui font une cour assidue.

Les faveurs de cette reine ne sont pas à dédaigner. Il n'est, par exemple, que son cold-cream aux roses pour adoucir la peau, la polir, la satiner, et rendre au teint sa fraîcheur. Sa poudre aux fleurs de riz se sert à l'épiderme sa blancheur et lui communique une légère diaphanéité.

Il n'est pas de préparation aussi hygiénique que le savon de thridate pour le tissu dermal; cette préparation onctueuse en assure la beauté et la santé.

Quelles douces émanations exhaltent tous ces parfums de la Reine des Abeilles ! La flore la plus luxuriante de tous les pays concourt à fournir ce trésor d'exquises senteurs.

**

Conservé une belle chevelure, c'est là un précieux privilège dont M^{me} Sarah Félix veut nous faire jouir sans distinction d'âge. Son Eau des fées, préparée par le docteur Morel, est une douce rosée qui rend impossibles les cheveux gris ou blancs.

L'Eau des fées, en s'infiltrant dans le tube capillaire, le régénère et lui rend sa couleur primitive sans procédé de teinture. Cette composition salubre n'admet que la nature en collaboration. C'est ainsi qu'elle arrive à rendre à la chevelure ses nuances brunes, blondes, châtaines ou dorées.

Avec elle, pas de subterfuge; cette eau des fées doit, certainement, sortir du puits de la vérité.

Comtesse A. DE BORETTY.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 50 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

SOUSCRIPTION

EN FAVEUR DE NOS ARMÉES

Le *Moniteur universel*, qui s'est inscrit lui-même pour 10,000 francs, a ouvert dans ses bureaux une souscription qui reçoit chaque jour de nombreux adhérents. Ceux de nos lecteurs qui ne peuvent montrer leur patriotisme que par leur désintéressement et qui voudraient concourir à cette œuvre humanitaire, sont priés d'adresser leur offrande à M. le directeur du *Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris.

ÉCHECS

Solution du problème n° 346.

- | | |
|-------------------------|----------------|
| 1. T pr. F | 1. P pr. T (A) |
| 2. T 5 FR | 2. R pr. T (1) |
| 3. R 3 F | 3. ad libitum |
| 4. P 4 R, échec et mat. | |

(1)

- | | |
|-----------------|---------------|
| 3. C 6 D, échec | 2. Autre coup |
| 4. T ou P, mat. | 3. R 5 D |

(A)

- | | |
|--------------------------|---------------|
| 2. T 6 R, échec | 1. P 3 T, |
| 3. C pr. P | 2. R pr. C |
| 4. T 5 FR, échec et mat. | 3. ad libitum |

Solutions justes : MM. H. Frau, à Lyon; L. de Croze, à Marseille; Stiennon de Meurs, à Liège.

P. JOURNOUD.

En vente à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, Paris.

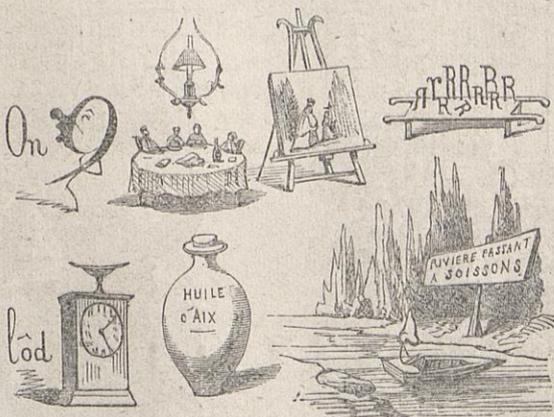
Organisation de la garde nationale sédentaire. — Lois, arrêtés, circulaires et instructions. — Les chefs de corps et les municipalités auront à recourir presque chaque jour à ce recueil, dans lequel on trouve la solution des questions multiples qui se rattachent à cette organisation, recensement, exemption, révision, formation des cadres, fixation des effectifs, etc., etc.

Un volume in-8. — Prix franco : 3 fr. 50 c.

CODE MUNICIPAL. — Droits et devoirs des conseillers municipaux, des maires et des administrés, par M. JULES LE BERQUIER, avocat à la cour impériale de Paris.

Un beau volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50 c.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La passion du sport, chez nous, s'est répandue d'une manière anglaise.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

PANORAMA DU THÉÂTRE DE LA GUERRE

Grande gravure représentant une vue panoramique des États allemands, avec l'indication des points les plus importants du théâtre de la guerre : places, forteresses, fleuves, obstacles fortifiés, villes et villages de la Confédération et des duchés.

Cet immense panorama, qui embrasse une partie des États du nord de l'Europe, a été dessiné avec une véritable habileté par M. Deroy.

Le dessinateur s'est supposé placé, à vol d'aérostat, au-dessus de Nancy, à une hauteur qui permet de suivre les mouvements combinés des forces de terre et de mer.

C'est plus qu'une carte; c'est, pour ainsi dire, une photographie idéale, cependant exacte, des régions vers lesquelles l'attention du monde entier est portée en ce moment.

Prix : 50 centimes.

Envoi franco contre cette somme de 50 centimes en timbres-poste, adressée à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire.



PARIS. — Le départ des bouches inutiles. — (Dessin de Crafty.)

LES BOUCHES INUTILES

Les amis de la villégiature, qui habitaient les environs de Paris, sont rentrés en masse dans l'enceinte des fortifications. Comme compensation, bien des heureux de ce monde, ceux qui emportent facilement la patrie à la semelle de leurs souliers, ont pris le chemin de la province, celui de l'étranger.

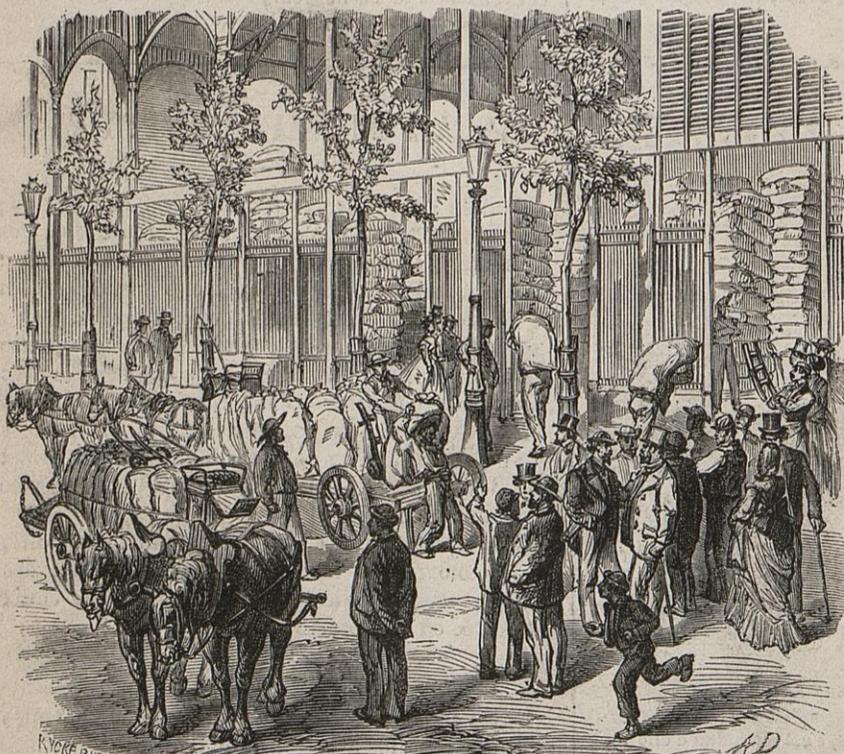
Les dames du lac, qui ne pouvaient plus vivre depuis que le bétail d'approvisionnement avait envahi le bois de Boulogne, ont fait leurs malles, emporté leurs grandes toilettes et couru au chemin de fer.

Avec les effarés, les timides, les gandins et leurs amis, elles ont envahi les gares pour filer dans les pays neutres. C'était un sauve qui peut général. On s'écrasait dans les salles d'attente, on se cognait aux malles, aux sacs de nuit, aux valises qui s'entassaient, s'entassaient toujours. Un vrai déluge de

colis! Aux guichets, c'était à qui prendrait son billet le premier. Un coup de sifflet de la locomotive et ces hirondelles de la paix à tout prix s'effarouchaient, croyant que le train allait les laisser en gare. Les distributeurs ne timbraient pas assez vite les billets. On avait peur de rester. C'était la seule crainte.

Et le peuple riait en voyant s'en aller ces bouches inutiles.

M. V.



PARIS. — Enmagasinage des farines aux halles centrales.



Arrivée aux mairies des pains destinés à l'armée.